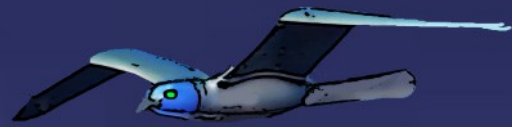


SIMULUS



DJON DAYNIS

LE FINALISTE



DJON DAYNIS

LE FINALISTE

roman

Copyright © 2014 Djon Daynis

ISBN : 978-2-9550252-0-8

CHAPITRE 1

Collé contre le mur couvert de graffitis obscènes j'avançais à pas comptés, mon fusil d'assaut braqué vers la zone d'ombre qui s'ouvrait devant moi. Un rat d'une taille imposante sortit brusquement d'une anfractuosité et passa entre mes jambes comme une flèche. Mon index se crispa instinctivement sur la détente une fraction de seconde, mais pas suffisamment pour déclencher le tir.

« Cool, cool mec ! Tu y es presque, c'est pas le moment de te faire repérer ! » m'exhortai-je mentalement, en marquant une pose pour reprendre mon souffle.

La paroi révéla enfin une ouverture aux bords déchiquetés, encore fumants. La brèche était étroite, mais suffisante pour me laisser passer. J'avançai la tête avec précaution. La voie semblait libre, mais   peine étais-je de l'autre coté qu'un tireur embusqué ouvrit le feu. Le rayon laser entama profondément mon armure en kevlar et je me jetai de coté,   l'abri d'un pilier de béton, juste avant d'être transpercé.

Sans perdre une seconde je lançai une grenade   fragmentation dans la direction supposée de mon adversaire, et bondis en avant en arrosant d'une rafale continue l'espace devant moi. Plusieurs formes s' croul rent en hurlant et je continuai   tirer jusqu'  ce que le percuteur claqu t   vide.

Trois hommes surgis de nulle part me barr rent soudain le chemin. Pas le temps d'engager un nouveau chargeur. Je me d barrassai du premier en lui tranchant la gorge d'un revers de mon gantelet de titane, perforai le thorax du second avec la pointe saillant de mon coude et

fendis le crâne du dernier d'un coup de crosse.

J'avais réussi à traverser et me retrouvai à l'air libre.

Là, devant moi, gigantesque et sinistre, m'écrasant de toute sa hauteur, se dressait la forteresse du *Gutchuka*. Elle abritait plus de mille pièces et salles, disait-on, reliées entre elles par un dédale de corridors suintants et d'escaliers obscurs truffés de pièges mortels.

J'avançai jusqu'à la porte surmontée de gargouilles grimaçantes. Tous ceux qui l'avaient franchi avant moi avaient péri. Il faut dire qu'en l'ouvrant j'allais déclencher un compte à rebours de quinze minutes, pas une seconde de plus, pendant lequel je devrais trouver le *Gutchuka* et le tuer ! Entreprise considérée comme impossible par la majorité, mais je n'étais pas arrivé jusque là pour reculer. Je poussai le lourd battant qui pivota sur ses gonds avec un grincement sinistre. J'étais dans un hall semi-circulaire d'où partait un faisceau de couloirs. A l'entrée de chacun d'eux, un motif cabalistique gravé sur le sol. Je les balayai du regard. L'avant-dernier, tout à gauche, je l'avais déjà vu quelque part. Pas le temps de chercher où, j'eus soudain la conviction que c'était le bon passage et m'y engageai. Le sol était jonché de gravats et de détritrus en tout genre qui pouvaient très bien dissimuler un piège, m'incitant à avancer comme si je marchais sur des œufs. Cent mètres plus loin un carrefour... à gauche, à droite ou tout droit ? Un objet incongru attira mon attention au début du couloir de droite : un lapin en peluche auquel il manquait une oreille. On aurait dit Harvey, mon Harvey, celui qui m'avait tenu compagnie dans mon enfance ! Un signe du destin. Sans plus hésiter, je pris cette direction. Je finis par déboucher dans une grande salle circulaire éclairée par des torches enflammées fixées au mur, avec au milieu une longue table encombrée des reliefs putrides d'un ancien festin. Quelques convives

étaient encore là, momifiés dans des positions grotesques. L'un d'eux, les orbites vides et la bouche ouverte, semblait hurler d'effroi en montrant l'entrée d'un couloir obscur de sa main desséchée. Obscur mais pas vide ! Maintenant, je percevais distinctement un frottement lourd de métal sur la pierre, comme des pas traînants.

Soudain le *Gutchuka* fut devant moi. Il était colossal, dans son armure d'acier noirci aux reflets bleutés, son visage caché par la visière luisante de son casque, et il tendait vers moi ses mains dont les doigts étaient des canons de mitrailleuses à plasma prêtes à cracher la mort.

Aussitôt, je dégainai mon *Rédempteur* et fis feu. Virevoltant autour de lui, je l'arrosai d'un déluge ininterrompu de rayons destructurants sans que cela eût plus d'effet qu'un pistolet à eau. Le monstre riposta. Heureusement pour moi, il manquait d'agilité et je réussis à me jeter de côté tandis que la table, atteinte de plein fouet, se transformait en une myriade de particules incandescentes. J'étais en difficulté, je voyais dans le coin de ma visière le décompte défiler : il ne me restait plus que quinze secondes avant que ma cuirasse ne se désactivât et que mes armes ne perdissent toute leur puissance...

« L'oiseau noir, tue l'oiseau noir... » murmura tout à coup une petite voix dans l'oreillette de mon casque, à moins que ce ne fût dans ma tête.

L'oiseau noir ? Mais quel oiseau ?

Soudain je le vis. Au sommet de son casque était fiché un plumet noir évoquant, avec un peu d'imagination, un oiseau aux ailes déployées ! Plus que cinq secondes... Mon poignard-commando, à la lame coupante comme un rasoir, partit en tournoyant et trancha net le plumet au raz du casque. Pendant une fraction d'instant qui sembla

durer une éternité le *Gutchuka* se figea... Puis son armure se disjoignit, éclata en mille morceaux, s'éparpilla sur le sol, dévoilant une jeune femme au visage à l'ovale parfait, encadré par des cheveux noirs aile de corbeau coiffés à la Jeanne d'Arc, vêtue d'une combinaison moulante !

— Bravo ! Tu as gagné ! Tu es le *Maître des Jeux* ! me lança-t-elle d'une voix vibrante.

Interloqué, je bafouillai :

— Mais... Mais... Qui es-tu ?

— Je suis Phébé ! Répondit-elle en tournant les talons pour s'enfuir en riant. J'amorçai un pas pour la poursuivre mais la forteresse du *Gutchuka* s'effaça dans un flash de lumière, tandis que *GAME OVER* clignotait dans ma visière.

Je retirai mon casque de réalité virtuelle et mes gants tactiles, alors que le tableau des dix meilleurs joueurs s'affichait sur l'écran géant au fond de mon studio, m'invitant à inscrire mon pseudonyme dans la seule case encore vide, jamais conquise depuis la naissance du jeu, tout en haut.

— Ouais ! Hurlai-je, fou de joie en tapant *DAMY THE PUNISHER* sur mon clavier. Un nouveau message me commanda d'enregistrer mon mail afin de recevoir mon premier prix pendant qu'éclatait en Surround 5.1 le plus bel hymne à la gloire d'un champion sans précédent, comme si mille anges musiciens munis de leurs harpes, de leurs violes et de leurs trompettes fussent descendus des nues pour cet unique événement. Pour moi, rien que pour moi, *Maître des jeux*... Les accents célestes s'arrêtèrent brusquement, remplacés par un signal sonore strident tandis que l'heure s'affichait en plein écran. Déjà une heure vingt ? Plus le temps de traîner ! Juste un crochet par le coin

salle de bain, histoire de donner un coup de peigne à mon épaisse chevelure brune dont j'étais si fier. La glace me renvoya l'image de ma belle petite gueule que les filles aimaient tant. Enfin...

« O.K. Man ! Top ! Top ! » me rassurai-je en faisant un clin d'œil à mon reflet.

En trois enjambées, je me retrouvai dans l'étroite entrée, décrochai mon blouson de la patère de rechargement, et dévalai l'escalier quatre à quatre ignorant l'ascenseur, sans nul doute encore bloqué quelque part vers le vingtième étage. Au rez-de-chaussée, une porte métallique barrait le passage. Avant d'appliquer mon pouce sur le lecteur d'empreinte digitale, j'examinai attentivement l'image de la façade renvoyée par l'écran de vidéosurveillance. Tout semblait calme alentour...

Lorsqu'une seconde plus tard le lourd panneau blindé s'ouvrit dans un chuintement hydraulique, la chaleur moite me frappa instantanément au visage. La station du Réseau Express était à dix minutes en marchant d'un pas normal, mais je n'en disposais que de cinq, si je ne voulais pas manquer le 13h31. Je portai vivement à ma bouche deux de mes comprimés de *Neuro-transmetor*... je ne voulais pas prendre de risques.

Je m'élançai au pas de course à travers le lotissement constitué d'immeubles identiques de quarante étages, séparés par de vastes esplanades. Des bosquets d'origine, il ne restait plus que quelques arbres suppliciés, dressant leurs moignons vers le ciel, profondément gravés de noms, de mots obscènes, de messages d'amour ou de haine. Sur les murs, des slogans bombés : *BOUGNOULES GO HOME*, *SENIORS AU FOUR*...

Lorsque je parvins enfin à la station, juste à temps pour assister à

l'immobilisation de l'autorail ultrarapide, j'étais complètement en nage, les cheveux collés aux tempes.

Jouant des coudes, je réussis, non sans peine, à m'intégrer dans la voiture, tandis que retentissait le signal de départ, et quelques secondes plus tard, la rame, pleine de tous ces travailleurs de l'après-midi, démarra sans douceur. Heureusement, depuis la mise en service de la nouvelle voie supraconductrice, le trajet ne durait plus qu'une vingtaine de minutes.

Ma chemise me collait au dos et j'enclenchai discrètement le thermo régulateur déodorant de mon vêtement. J'étais coincé contre la poitrine imposante d'une jeune femme noire, en grande conversation avec un interlocuteur lointain, par mobile interposé. Une brève accélération fit que la paire de torpilles — je ne trouvais pas de meilleure image — vint s'écraser contre moi.

La passagère me repoussa d'un geste brusque, interrompant une seconde le récit de sa dernière fausse-couche pour lâcher à voix bien haute :

— Casse-toi, connard !

Il y avait bien longtemps que ce genre d'agression ne m'affectait plus, et avec un haussement d'épaule pour toute réponse, je me tassai tant bien que mal vers la fenêtre et fis semblant de m'intéresser au spectacle extérieur.

Les minutes s'écoulaient monotones comme le paysage extérieur, monotones comme les visages inexpressifs de la foule bigarrée dont je n'étais qu'un élément.

— Tu sais que le voleur de cerveaux a encore frappé cette nuit ?

Le gros type boudiné dans un costume à carreaux verts, qui venait de jeter cette phrase, plissa les yeux d'un air mystérieux, tandis que

son compagnon faisait non de la tête.

— C'est la neuvième victime, en moins d'un mois, continua-t-il. On se demande ce que foutent tous ces flics qui s'engraissent avec nos impôts...

— Les milices privées, voilà la solution ! répondit l'autre péremptoirement.

Une femme entre deux âges au teint cireux, qui n'avait pas perdu une miette de la conversation, s'autorisa alors à mettre son grain de sel :

— Ce voleur de cerveau, c'est sûrement pas quelqu'un de chez nous, y-a que les Africains ou les Chinois pour faire des trucs comme ça !

Les deux hommes firent comme si elle n'existait pas et changèrent de sujet tandis que la femme haussait les épaules en leur lançant un regard noir.

J'avais évidemment entendu parler de cette mystérieuse affaire qui alimentait depuis quelques semaines les rédactions en mal de sensationnel. Les cadavres étaient retrouvés à chaque fois le crâne soigneusement découpé, et le cerveau envolé !

L'explication devait être d'une banalité sordide : sérial killer, secte satanique, trafic d'organes pour en extraire je ne sais quelle hormone...

En fait, cette histoire de vol de cerveaux me faisait froid dans le dos : j'avais une telle horreur des instruments chirurgicaux depuis mon accident, plus encore peut-être que des corsets orthopédiques, des engins de levage, des marteaux de réflexe, tout l'arsenal destiné à faire le bien, mais qui fait si mal... Alors prélever un cerveau... j'imaginai la scène ! Découper le crâne à la scie, l'ouvrir comme un oursin pour en extraire le contenu à la spatule : quelle horreur !

Je me représentai soudain le voleur de cerveaux non pas en ignoble

trafiquant, mais en savant illuminé venant de découvrir la formule du bonheur... Il conserverait la matière grise, vivante et consciente, dans un liquide biologique adapté, anesthésiant toute douleur, éliminant toute angoisse... En connectant au bon endroit un appareil destiné aux malentendants, il pourrait leur parler... En branchant une caméra vidéo sur le nerf optique, il pourrait leur faire voir son laboratoire, ou mieux encore leur passer n'importe quel film, que, n'ayant plus aucun repère, les cerveaux prendraient pour la réalité. Une réalité virtuelle à l'état pur !

Un léger sourire effleura mes lèvres. En fait un tel cerveau, bardé d'électrodes comme une pelote d'épingles, bien détaché de son corps, pourrait connaître tous les délices physiques et intellectuels possibles, mener une vie infiniment plus exaltante que celle de la plupart des gens entassés dans ce wagon. A condition, bien entendu, que le *crazy doctor* envoie les bons stimuli, dans les bonnes zones. Autrement, brrrr !

Par association d'idées, je pensais, sans savoir vraiment pourquoi, au Dr. Nadiouf... Etait-il médecin ou vétérinaire ? Je l'imaginai au lit avec la Noire en face... A eux deux, ils secoueraient tout un immeuble !... Un combat de nègres dans un... Shit ! Qu'est-ce je pouvais être con !

Soudain le train ralentit en douceur, puis stoppa complètement, bien qu'il n'eût pas encore atteint la gare des Ardoines.

— Veuillez nous excuser de cet arrêt momentané indépendant de notre volonté, débita une voix synthétique.

Un murmure de contrariété parcourut le wagon. Je saisis au vol des bribes de phrases mentionnant un sabotage datant de la nuit dernière, attribué à l'un de ces groupuscules extrémistes qui n'avaient cessé de

proliférer au cours des ans. Certains pariaient pour des Autonomistes, d'autres pour des Religieux Intégristes, d'autres encore pour des fanatiques de droite ou de gauche. De toute façon, il n'y avait que l'embarras du choix.

« Shit ! j'avais être en retard ! » me dis-je en regardant ma montre. Deux heures moins huit. Pour une fois, ce ne serait pas ma faute !

Le train se remit enfin à glisser vers sa destination, pratiquement au pas. Le long de la voie, des ouvriers masqués en combinaisons bleu fluo, s'activaient sur d'étranges machines.

Finalement, quelques minutes plus tard, le convoi se rangea le long d'un quai. Dès que les portes commencèrent à coulisser, je me glissai entre elles et me mis à courir vers la sortie, vers le fameux *Complexe Olympe* !

Lors de sa conception, ce projet avait transporté l'avant-garde, triomphé du conservatisme, convaincu la haute finance. Rendez-vous compte : imaginé par l'illustre Ricardo Bracanovitch, il se composait de douze tours de verre et d'acier distribuées selon le modèle de la Croix de Malte, soit huit tours équidistantes sur un premier cercle de sept cent cinquante mètres de rayon et les quatre dernières matérialisant les quatre points cardinaux sur un second cercle concentrique de cinq cents. Douze plus le centre égal treize... nombre magique comme chacun le sait, condition suffisante, d'après certains, pour assurer à cette inégalable construction une pérennité millénaire. Le seuil du temporel avait été définitivement franchi lorsque les douze tours érigées aux douze sommets de la croix de Malte furent affublées des noms des douze divinités grecques. Quant au centre, quoi de plus logique qu'il fût nommé Place Olympe.

Certes, la réalité avait été moins glorieuse. Malversations,

détournements de fonds, faillite frauduleuse du maître d'œuvre... Cinq ans plus tard, seules les tours étaient achevées, et un énorme trou, d'une superficie de dix hectares et de plus de soixante mètres de profondeur en certains endroits, béait au lieu de la Place Olympe.

Ce fut alors que la Société SIMULUS, déjà propriétaire d'une des tours, annonça qu'elle avait racheté les créances et reprenait le chantier pour réaliser un monument digne du treizième point de la croix de Malte : *la Grande Vidéotheque Universelle*, lieu de culture et de connaissance, ouvert à tous, un vieux rêve de son Président-Fondateur, Gerald Wallace. Accessoirement, sous la place, serait construit un énorme laboratoire souterrain abritant des unités de recherche sur les cellules-souches et les bio-nano-technologies, sources inépuisables de bienfaits pour l'humanité dans le futur.

L'activité principale de la Société SIMULUS était la simulation. Disposant d'une batterie de super-calculateurs et de programmes ultra performants développés en interne, cette firme était en mesure de modéliser et de simuler n'importe quoi, que ce soit des prototypes complexes à mettre au point, des processus industriels visant à être optimisés, le remplacement d'expériences coûteuses et dangereuses, dont les essais nucléaires étaient un parfait exemple, et bien d'autres choses encore. Pensant qu'on n'était jamais aussi bien servi que par soi-même, SIMULUS avait entrepris de modéliser la Grande Vidéotheque. C'est ainsi que l'école où j'avais passé mon diplôme d'Architecture Infographique m'informa que l'on recherchait de jeunes talents dans mon genre.

Et voila pourquoi six mois plus tôt j'avais franchi pour la première fois ce même portillon ferroviaire. Je m'en souvenais comme si c'était hier. Parmi les douze tours de verre et d'acier, scintillantes sous le

soleil, qui se dressaient orgueilleusement autour du trou, l'une d'elle avait alors spécialement capté mon attention : la tour Zeus. Bien que toutes fussent strictement de la même taille, je l'avais vue dominant les autres, plus belle, comme une fille pour laquelle on a le coup de foudre au premier regard, tant elle était porteuse d'espoir !

Les lettres géantes et lumineuses qui se dressaient à son faite pour former le mot *SIMULUS* m'avaient semblé énoncer une formule magique, ouvrant toutes grandes les portes d'un septième ciel, où réussite rimait avec mérite, pouvoir avec savoir, valeur avec bonheur...

J'avais caressé au fond de ma poche la copie de l'e-mail émanant du service du personnel de cette société, le cœur rempli d'espoir. Verrais-je en personne Jean-Marc Lansberg, le patron de cette firme prestigieuse ? Certes, je n'avais aucune expérience professionnelle, seulement quelques stages effectués de-ci de-là, mais ils allaient voir ce qu'ils allaient voir !

Mes illusions s'étaient envolées sans tarder. Evidemment, je ne fus pas reçu par Jean-Marc Lansberg, mais par un obscur sous-chef de service, qui m'informa que le seul emploi disponible était un poste de formaliseur. Autrement dit, mon travail consisterait à mettre en forme bêtement les créations des autres.

J'avais accepté, la mort dans l'âme, mais que n'aurais-je fait pour entrer chez *SIMULUS* ! Et puis je n'étais pas, comme la grande majorité des jeunes diplômés, en position de faire le difficile ! Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je m'étais dit que cela me permettrait, à la première occasion, de manifester mon véritable talent, et j'en avais à revendre, du talent !

Je me rendis cependant rapidement compte que mon poste avait

quelques avantages : alors que l'extrême fragmentation des tâches ne permettait pas à la majorité des créatifs d'avoir une vision globale des projets — politique délibérée visant à limiter les risques de fuites — tout mon temps passé à transcrire mille et une variations autour de la mirobolante *Grande Vidéotheque Universelle*, m'avait donné une idée assez précise du futur résultat final : complètement mégalomanie !

Aujourd'hui la tour Zeus n'avait plus aucun attrait particulier pour moi, et la seule chose que je voyais était qu'elle était située de l'autre côté du *trou*.

De petites navettes électriques circulaient à fréquence régulière, assurant la liaison entre les tours. J'aurais certainement été plus vite en courant, mais mes jambes me faisaient un peu mal après le train, et puis mieux valait perdre quelques minutes et arriver à peu près propre et sec. Lorsque l'une d'elles arriva à ma hauteur, la porte relevée comme une aile d'oiseau, je bondis à l'intérieur du véhicule.

Quel escargot, cette navette ! Je lançais au chauffeur, comme dans ces vieux films policiers de l'autre siècle que les chaînes de télévision repassaient inlassablement :

— Vingt dollars pour vous si vous accélérez !

Mais cette offre, pour alléchante qu'elle fût, ne produisit aucun effet sur le robot, droit comme un i, qui conduisait la navette, et je pris mon mal en patience jusqu'à ce que je fusse déposé au pied de la tour Zeus.

CHAPITRE 2

Au rez-de-chaussée, un gardien muni d'un détecteur électronique s'assura soigneusement que je ne portais ni arme, ni explosif, ni drogue, ni virus avant de m'autoriser à franchir le sas de contrôle biométrique.

L'entreprise était organisée selon une structure verticale, au propre comme au figuré. Plus on montait dans les hauteurs et plus on montait dans la hiérarchie, le summum étant le trentième étage ! Chaque membre de la Société disposait d'un code d'identification donnant uniquement accès aux zones qui lui étaient autorisées. Quant à moi, j'avais commencé au rez-de-chaussée et m'y trouvais toujours.

De l'autre côté du panneau qui venait de s'ouvrir automatiquement à mon approche, après qu'une minuscule caméra eût analysé mon image rétinienne, un long couloir cheminait à angles droits, comme les galeries d'un labyrinthe. Au premier coude, je passai devant un bureau à la porte grande ouverte, occupé par Cédric, un garçon d'une trentaine d'années au visage rose et poupin, surmonté d'une houppe à la Tintin. Il arborait la mine réjouie d'un type ne se posant jamais de questions existentielles.

— Quick Damy ! Ça fait au moins dix fois que Ménard te réclame ! me lança-t-il en prenant un air pénétré.

Qu'est-ce que cet emmerdeur pouvait bien me vouloir ? D'accord, j'avais cinq minutes de retard... Je pressai néanmoins le pas. Au coude suivant, ce fut Sémira, la graphiste spécialiste des textures, qui me barra le passage : un pot de colle, celle-là !

— Alors, Gueule d'Amour, en forme aujourd'hui ? me demanda-t-

elle, narquoise.

— Ouais, ouais, la pleine forme...

— Tu sais qu'il y a encore un geek qui s'est fait découper la tronche, hier ? C'est le neuvième...

— Ouais, j'en ai entendu parler. Laisse-moi passer, je suis à la bourre...

Je tentai de la contourner, mais elle, espiègle, se déplaça de manière à m'en empêcher.

— Même âge que toi, même passion pour les jeux vidéo... Fais gaffe, ça pourrait être toi le dixième...

La saisissant par les épaules, je pivotai autour d'elle, lui lançant avant de disparaître au fond du couloir :

— T'inquiète pas, je sors jamais sans mon pistolet désintégrateur !

Encore deux virages et je passai devant le bureau de mon chef bien-aimé, à la porte également grande ouverte.

— Ah ! Adam, vous voilà enfin !

Le soulagement de celui-ci était manifeste, comme s'il se trouvait dans une situation périlleuse dont seul je pourrais le sortir.

— Un problème, monsieur ?

— Il y a un message sur votre terminal, on vous attend tout de suite au trentième étage pour *LA REUNION MENSUELLE* !

Habituellement, les propos du petit chef, pour sibyllins qu'ils fussent, franchissaient sans encombre le dédale de mes neurones cérébraux. Décryptage instantané. Traitement immédiat. Réponse lumineuse. C'était de cette façon que je me plaisais à concevoir le fonctionnement de mon cerveau, à l'image de ces fabuleux ordinateurs de dernière génération qu'on utilisait ici. Mais cette fois-ci les connexions synaptiques s'établirent moins rapidement qu'à

l'accoutumée.

— Où ça ? Vous êtes sûr ? Bafouillai-je, frappé d'incrédulité.

Chaque lundi, Jean-Marc Lansberg réunissait ses fidèles et dévoués collaborateurs pour un brain storming de haut niveau où se prenaient les décisions stratégiques dans le plus grand secret. Toutefois, le dernier lundi du mois on parlait de choses beaucoup moins confidentielles et il dérogeait à la règle en accueillant un invité : *l'employé du mois*, un sans-grade de préférence, remarqué pour une action appréciée de ses supérieurs en plus de son sérieux et son assiduité. Pas vraiment mon profil. D'ailleurs, l'autre paraissait aussi surpris que moi.

— Allez, dépêchez-vous !

« C'est pas possible, ça doit être une erreur ! Et ce gros trou du cul qui gobe ça ! » songai-je.

Par acquit de conscience, je me rendis dans mon bureau, pièce minuscule ayant pour tout mobilier un fauteuil, une table, un terminal d'ordinateur des plus ordinaires, avec sa tablette tactile. Un message d'une laconique simplicité était effectivement affiché au beau milieu de l'écran : *Adam Tahar est invité à se rendre au trentième étage immédiatement.*

Ménard, qui m'avait emboîté le pas, me pressa une fois de plus :

— Allez, Adam, ne traînez plus ! Supplia-t-il d'un ton où perçait une pointe de respect.

Dans l'ascenseur, je pressai le bouton du trentième, en retenant mon souffle. Les quelques secondes que dura l'analyse de mon identité me parurent interminables. A l'évidence, l'accès allait m'être refusé, et il ne me resterait plus qu'à retourner, penaud, dans mon placard, pour y affronter les sarcasmes de mes collègues.

Mes supputations pessimistes furent interrompues par le démarrage de la cabine, qui, le temps d'un soupir de soulagement, me hissa au sommet, directement dans un vaste hall de réception.

Derrière un bureau au plateau en bois précieux reconstitué, une jeune femme au physique de reine de beauté m'accueillit avec un sourire interrogateur, laissant filtrer entre ses lèvres charnues une voix mélodieuse et chaude :

— Bonjour...

— Bonjour, mademoiselle, je suis Adam Tahar, déclinai-je d'une voix que j'eusse voulue ferme et assurée.

A l'annonce de ce patronyme, la prétendante au titre de miss Monde jeta un coup d'œil sur l'écran plat posé devant elle, accentua encore son sourire, dévoilant intégralement sa parfaite denture :

— Ah oui ? Entrez, vous êtes le dernier !

Mon rythme cardiaque s'accéléra à cette nouvelle. Je me dirigeai vers la lourde porte insonorisée que la fille me désignait de la main.

Je pris une profonde inspiration, me demandant ce qui m'attendait de l'autre côté du panneau, qui pivota automatiquement à mon approche. J'eus un flash ! Je me revis faisant exploser le *Gutchuka*... « C'est toi le Maître des Jeux ! Go man ! Go ! T'es pas une couille molle ! » Ragaillardi, je franchis le seuil de la porte qui se referma derrière moi, sans un bruit.

Je marquai un temps d'arrêt. J'étais sur le seuil d'une pièce spacieuse et quadrangulaire, baignée de lumière par une immense baie vitrée. Tout était parfaitement clair, net, fonctionnel et aseptisé, mais je ne notais rien de tout cela. La seule chose qui fixa mon attention fut la trentaine d'hommes et de femmes dont le plus vieux ne paraissait pas quarante ans, tous assis autour d'une longue table en

bois verni aux pieds d'acier chromé, qui braquaient leurs yeux sur moi.

Malgré leurs tenues fantaisistes, aux antipodes du classicisme et de la discrétion, véritable catalogue vivant des styles vestimentaires les plus branchés, malgré leurs visages bien lavés, leurs cheveux soigneusement coiffés sinon rasés, ils ressemblaient à une horde de fauves, prêts à se disputer la première proie venue.

Certains ne m'étaient pas inconnus, je les avais déjà croisés dans le hall ou à la cafétéria, même si aucun ne m'avait jamais fait l'honneur de m'adresser la parole.

Tous les fauteuils étaient occupés, sauf deux. L'un tout au bout de la table, l'autre coincé entre un type qui avait l'air de se prendre pour un fabuleux créateur, et une blonde plantureuse, outrageusement maquillée, moulée dans une robe d'au moins deux tailles trop petites pour elle.

J'optai, avec modestie, pour ce deuxième siège, et le gagnai d'une démarche que je m'efforçai de rendre élégante et dégagee. Ils verraient, un jour, tous ces petits prétentieux, qui était le meilleur !

Pas d'erreur, le rectangle de plastique thermoformé, posé devant le fauteuil vide, portait bien mon nom. A peine y eussé-je pris place, qu'une porte métallique située tout au fond de la pièce glissa sur le côté, démasquant une cabine d'ascenseur. Un homme en sortit. Il paraissait dans les quarante ans, les traits réguliers et énergiques, le front haut, les cheveux coupés très court, vêtu avec recherche, dans un savant dosage de sophistication et de négligé.

J'identifiai immédiatement le nouvel arrivant, bien que je le visse pour la première fois en chair et en os : Jean-Marc Lansberg en personne ! Le seul maître, après Dieu, de SIMULUS !

— Mes chers amis, bonjour, good-morning, gutentag, bongiorno, buenas dias, Ohayo gosaimas ! Vous m'avez l'air tous en pleine forme !

Le pape de SIMULUS parcourut d'un rapide coup d'œil l'alignement de ses collaborateurs, comme pour s'assurer qu'aucun ne manquait, et s'arrêta brusquement sur moi. Je sentis mon visage s'empourprer. Bien que l'examen ne durât qu'une seconde, j'eus la sensation que le regard gris clair du maître des lieux m'avait traversé de part en part, disséqué, analysant les moindres recoins de mon esprit. Ce regard n'avait plus rien de juvénile, c'était celui d'un homme de grande expérience, habitué à lutter et à diriger. Je me remémorai les rumeurs incontrôlables qui couraient à son sujet : son âge véritable aurait été en réalité de soixante ans, ou même selon certains, soixante-dix...

« Absurde ! » pensai-je.

Maintenant, il me souriait avec une pointe de condescendance.

— Aujourd'hui, l'employé du mois est Adam Tahar, qui s'est illustré au service de SIMULUS en...

Je fus le seul à remarquer son coup d'œil discret vers l'écran prompteur incrusté devant lui et son léger mouvement de surprise : visiblement mes états de service justifiant ma présence dans cette noble assemblée ne s'étaient pas inscrits sur le pense-bête du patron, mais il n'était pas homme à perdre sa superbe pour si peu et il enchaîna aussitôt :

— ...en apportant toute son énergie et son savoir-faire à notre grande société !

Il aurait pu dire que j'avais décroché la lune, cela n'aurait strictement rien changé, personne ici n'avait rien à foutre de moi.

La jeune fille qui venait d'émerger silencieusement d'un des hologrammes décoratifs portait un combi-mi-face, noyé en grande partie dans son opulente chevelure brune. Elle offrait à Lansberg une transition. Il se leva et nous invita à l'imiter :

— Regardez qui est là, mes amis ! Après Adam, notre employé du mois, voici Eve, notre chère petite Eve, dont nous sommes si fiers ! Allez, on l'encourage pour dimanche !

Chorus de l'assemblée :

« POUR EVA, HIP HIP HIP HOURRA ! »

La destinataire sembla gênée et resta muette jusqu'à ce que tout le monde se fût rassis.

— Tout est prêt ! Finit-elle par dire à l'attention de son patron, qui s'adressa alors à nous d'une voix suave :

— Maintenant que nous sommes au complet, nous pouvons commencer.

Je soupçonnais une présentation de documents, à en juger par les casques de réalité virtuelle à vision panoramique posés devant chacun. Je brûlais d'enfiler le mien, mais fis comme les autres qui attendaient patiemment en silence...

C'est alors que le maître de cérémonie se pencha en avant, les coudes sur la table. Avec componction, il joignit ses mains à plat devant son visage, dans un geste de prière. Un peu surpris, je pensai qu'il devait s'agir d'un tic ou d'une manie, personne ne manifestant le moindre étonnement. Il s'agissait d'un signal. Des senteurs marines filtrèrent de toutes les parois, tandis qu'un lénifiant ressac, ponctué d'occasionnels cris de mouettes, se fit entendre, appelant tout un chacun à la méditation.

Lansberg, les paupières closes, ne fut bientôt plus qu'une statue que

toute l'assemblée s'efforcerait d'imiter. J'appris par la suite la nécessité du fameux vide galactico-intérieur, tel que l'enseignait Takyo Takami Suwata-Ky, gourou personnel de Jean-Marc Lansberg et formateur psychologique du groupe. Seul d'un état régressif de non-être pouvait, paraît-il, surgir *l'Invention, la Matérialisation, la Domination* : étapes successives d'un produit SIMULUS.

Pas question d'assister à la présentation d'une nouveauté de cette firme prestigieuse, sans s'être auparavant dépollué l'esprit des agressions du monde extérieur.

J'en profitai pour détailler discrètement, à travers mes paupières mi-closes, la fameuse Eve Ballin. C'était la première fois que je la voyais d'aussi près.

Les grands yeux bleu clair, fixes pour l'instant mais que je pouvais imaginer pétillants et enjôleurs, se détachaient de son visage à l'ovale assez large, parfaitement dessiné. Un nez droit et fin, une bouche comme un bonbon à la framboise complétaient le portrait.

Lentement, Jean-Marc Lansberg écarta les bras en croix, fermant et rouvrant à plusieurs reprises ses mains. Odeurs et bruits disparurent comme par enchantement. Ses yeux se rouvrirent doucement... Il était revenu de son voyage, ressuscité au monde, aux affaires.

Il parcourait à présent le groupe d'un œil aiguisé, comme pour s'assurer que tous étaient attentifs, concentrés, opérationnels.

Brusquement, il s'empara du casque de réalité virtuelle placé devant lui et l'enfila en un tournemain. Tous l'imitèrent, moi y compris.

Instantanément, je me retrouvai sur la place Olympe, mais les palissades avaient disparu ainsi que l'énorme trou. Le sol présentait l'aspect lisse et uniforme d'une dalle de béton fraîchement coulée. Une musique digne d'une superproduction Hollywoodienne, distillée par

les écouteurs latéraux envahit mes oreilles, tandis qu'une immense structure architecturale sortait du sol : La Grande Vidéotheque Universelle telle qu'elle serait bientôt !

C'était un gigantesque palais de métal clair, construction pyramidale dans la plus pure lignée pharaonique, figurant en son sommet un monumental croissant de verre bleu. L'inspiration avait été prétendument puisée dans des rendus médiévaux de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie. Comme si l'intrusion de l'Egypte ancienne au cœur de cette Athènes moderne voulait témoigner — une idée de Lansberg, disait-on — d'une tradition dans la novation, d'un fil d'Ariane entre la fragilité de la matière et la pérennité de l'esprit...

Aussitôt après, sans que j'eusse besoin de faire le moindre pas, j'étais déjà à l'intérieur, goûtant l'illusion de parcourir un bâtiment réel. La puissance du calculateur gérant la représentation en trois dimensions était telle que l'image se déroulait sans aucun à-coup, avec une netteté incroyable.

Je commençai par traverser une cour de faïence azurée avec des jets d'eau, qui, à y regarder de plus près, étaient certainement des hologrammes. Un arc monumental donnait accès à une vaste salle dont la voûte semblait se fondre dans un infini galactique.

L'immense lieu, grand comme plusieurs halls de gare, était à perte de vue hérissé de socles cubiques se terminant, à hauteur de poitrine, par une boule faite d'un matériau ressemblant à des cristaux de galène. Il suffisait de s'en approcher et de murmurer un titre quelconque d'ouvrage, actuel ou passé, quel qu'en fût ou en eût été le support, pour qu'il vous fût fourni dans un délai ne dépassant pas quelques secondes.

Je connaissais déjà la Grande Vidéotheque Universelle pour être un des petits pions exécutant, mais j'en avais enfin une vision globale qui

confirmait ce que je pensais depuis le début : tout cela était d'une prétention et d'une laideur ! Et même pas fonctionnel ! Encore une de ces réalisations mégalo qui allait coûter une fortune en frais de fonctionnement et n'être utilisée que par quelques chercheurs stériles ! Ah, si j'avais pu m'exprimer, donner mon avis ! Au début, j'avais bien essayé de faire part de mes critiques et idées à la hiérarchie mais on m'avait vite fait comprendre que je n'étais pas là pour faire le malin. L'employé du mois ! En m'invitant, ils rendaient hommage à mon labeur, à ma valeur ! Tu parles ! De la pure démagogie !

Et dire que je n'avais pas pu m'empêcher de créer ma propre version de la Grande Vidéothèque ! En cachette bien sûr, je n'étais pas censé utiliser les merveilleux *logiciels maison* pour laisser libre cours à ma créativité. J'avais même envisagé, dans un instant d'exaltation, de demander une audience à Lansberg pour lui présenter mes idées ! C'était peut-être le moment ou jamais ! Il me suffisait de me lever et de dire :

— Monsieur Lansberg, vous allez être fier de votre employé du mois ! J'ai refait entièrement le projet de la Grande Vidéothèque universelle, en bien mieux ! Regardez !

Et Lansberg s'extasierait, me couvrirait de louanges, tandis que les autres, qui se croyaient sortis de la cuisse de Jupiter, seraient verts de rage et de jalousie !

Mes réjouissantes pensées furent interrompues par un grincement strident de guitare électrique distordu, tandis qu'un phallus gigantesque, multicolore, mobile et métamorphosable, se mit à pousser au centre du hall central, tel le haricot géant du conte de fée, accompagné maintenant par une tonitruante musique de Hard-Rock. C'était « xxx » du groupe « XXX ». Mon morceau préféré !

En vérité, cela n'avait rien d'obscène. La chose se transforma lentement, dans des couleurs d'arc en ciel, en pic, en flèche, en hallebarde, en obus, en fusée, en vaisseau spatial, enfin... Le mouvement s'accéléra, provoquant un certain étourdissement. Le membre viril de synthèse, s'éleva de plus en plus, pour finir par buter contre le plafond de verre. Sous la poussée le décor commença à se déformer : les lignes droites ondulèrent, la parfaite géométrie de l'ensemble enfla, se courba. Des fissures apparurent dans les murs, se multipliant de façon époustouflante, avec un tel réalisme que je levai instinctivement les bras pour me protéger d'un effondrement certain du bâtiment ! Mais la structure virtuelle, au lieu de s'écrouler, se fragmenta en une myriade de minuscules morceaux qui s'envolèrent, pareils à des grains de sable chassés par le vent du désert.

La fin fut surprenante. Le gland se mua en un champignon atomique qui, en une fraction de seconde, effaça toute trace de sa présence et projeta une lumière si blanche, que, pétrifié, j'essayai de couvrir mes paupières avec mes paumes, qui vinrent buter contre le renflement de mon casque. Malgré la musique qui me transperçait les tympans, je crus entendre quelqu'un hurler.

La place Olympe avait retrouvé son état initial, comme si la représentation synthétique de la Grande Vidéotheque Universelle n'avait jamais existé, mais la place ne resta vide que quelques secondes.

La musique rock monta d'un cran, tandis qu'un nouvel ensemble architectural sortait du sol. N'en croyant pas mes yeux, je ne pus m'empêcher de laisser échapper un petit rire nerveux, immédiatement réprimé. C'était ma version ! Oui ! C'était elle ! MA Grande Vidéotheque Universelle, rayonnante dans toute sa splendeur. En

vérité elle avait quelque chose d'indéfinissable en plus, comme ces photos d'actrices, subtilement retouchées. La forme en trois dimensions pivota lentement sur elle même et dévoila son fronton : il était frappé d'un extraordinaire blason, composé de deux triangles opposés qui se rejoignaient par leur sommet, inscrits dans trois cercles lumineux concentriques tournant à une vitesse prodigieuse. Ça, ce n'était pas de moi. Celui qui avait remplacé le projet de Lansberg par MA Grande Vidéothèque Universelle s'était permis d'y apporter sa touche personnelle. Qui pouvait-il bien être ?

Ce fut brusquement le noir et le silence. L'ordinateur pilotant le spectacle en réalité virtuelle venait d'être débranché ex abrupto. Un tintamarre aux accents de panique s'ensuivit, coupé par la voix de Lansberg :

— Allons, du calme !

Je me dégageai du casque et le reposai rapidement sur la table. Tous les autres m'avaient déjà précédé et la moitié d'entre eux, debout, s'agitaient dans tous les sens, dans un tumulte infernal.

Jean-Marc Lansberg hurlait à présent pour couvrir la cacophonie ambiante :

— Que tout le monde se rasseye ! C'est un ordre ! Que signifie cette chose absolument inadmissible ?

Les propos chargés d'une colère contenue, ne s'adressaient à personne en particulier.

— Je croyais que notre ordinateur était un des mieux protégés de la planète ! Absolument inviolable !

Il pensait que l'attaque venait de l'extérieur.

Personne ne pipait mot. Tous faisaient le dos rond, attendant que passât l'orage.

— En attendant d'éclaircir tout cela, toutes les mémoires de masse doivent être passées au peigne fin, tous les programmes vérifiés, grinça Lansberg, puis s'adressant à un garçon au cheveu en bataille, accoutré d'une chemise hawaïenne aux couleurs criardes, il ajouta :

— Alix, dites à Manfred Dietrich de monter immédiatement dans mon bureau !

Il se leva sans un mot de plus, pas d'au-revoir en plusieurs langues, d'équivalents d'allez-en-paix, de formules d'encouragement : Non ! No ! Niet ! Nein !...

L'homme avait déjà disparu, comme il était venu, par son ascenseur personnel.

Le silence pesant qui succéda ne dura qu'un instant. Bientôt tous abandonnèrent leurs sièges et commencèrent à migrer vers la sortie, en commentant sur tous les tons ce qui venait de se passer. Pour tous il était évident que SIMULUS venait d'être victime d'un hacker, un de ces pirates, qui, faisant preuve d'astuces inimaginables, parvenaient à tromper les protections les plus sophistiquées des ordinateurs pour s'y introduire. Aucun système informatique n'était complètement à l'abri de ces forbans des temps modernes. La NASA, le Pentagone, Microsoft, Scotland Yard, le Vatican, pour ne citer que les cas les plus connus, en avaient fait les frais un jour ou l'autre.

— Ça doit être Le Cavalier de l'Onde de Choc ! lança une voix, ce qui fut largement approuvé par les autres.

S'il existait un hacker mythique, c'était bien celui là. Son nom rendait hommage à l'ouvrage de John Brunner, *The Shockwave Rider*, livre culte dans les milieux informatiques. Sa signature, après une effraction, aurait été une superbe animation en trois dimensions, preuve de son savoir-faire. On racontait que les meilleurs limiers de

toutes les polices du monde étaient à ses trousses depuis toujours, sans jamais avoir réussi à l'identifier.

Je suivis le mouvement et me retrouvai avec les autres dans le hall, à attendre l'ascenseur. Profitant de ce délai, je m'approchai de la grande baie vitrée qui surplombait directement la future place Olympe, pour découvrir avec surprise, trente étages plus bas, ce que la haute palissade cachait aux passants. Un spectacle quasi dantesque : sol éventré, larges tranchées remplies d'un enchevêtrement de câbles et de boyaux, énormes engins de travaux publics sillonnant en tous sens la gigantesque excavation... Je songeai à la fosse aux serpents d'un improbable zoo parcouru par de gros insectes multicolores. Même les grues géantes paraissaient elles-mêmes dérisoires, dans ce décor titanesque.

Presque à la verticale de mon regard, s'étendait une longue nappe de rouille, probablement des eaux d'épandage. Empourprée au soleil qu'un nuage venait de découvrir, elle se tinta de couleurs lie de vin, comme si c'eût été du sang. Le sang de la Terre qui souffre et qui saigne...

L'ascenseur finit par arriver et tous s'y engouffrèrent, s'efforçant de ne pas trop se bousculer, d'afficher une mine dégagée pouvant aller jusqu'au sourire. Au fil des arrêts aux étages, la cabine se vida progressivement, pour, après le vingtième, ne plus contenir que moi. Plus vite ! Plus vite ! Enfin le rez-de-chaussée. Ne pas courir, prendre l'air le plus naturel possible pour regagner mon bureau... Je priais le ciel de ne rencontrer personne sur ma route et fus exaucé. Le temps de murmurer mon code d'accès à un centimètre de l'écran, et j'accédai à ma base de données. Je savais que, bien que disposant d'un mot de passe personnel et confidentiel, choisi par moi-même, cela eût été de

la plus grande imprudence de laisser bien en vue des informations compromettantes, aussi avais-je disséminé les différents fichiers cryptés de MON projet personnel de la Grande Vidéothèque un peu partout dans mon espace mémoire, sous des noms qui n'avaient de sens que pour moi. Le pirate avait été bien malin pour les repérer et les regrouper tous. Comment avait-il bien pu réussir ? A moins qu'il n'eût eu tout son temps, qu'il m'eût espionné depuis des semaines, qu'il fût à l'INTERIEUR de SIMULUS, et non à l'extérieur, comme le pensait Lansberg ! Mais évidemment, c'était ça la solution ! Et c'était sûrement lui qui avait fait en sorte que je fusse désigné comme *l'employé du mois* !

Mais qui, grand Dieu, dans SIMULUS, avait bien pu agir ainsi ? Pourquoi moi, le petit pion ? Je commençais à effacer un à un mes fichiers, en demandant systématiquement un encryptage et un écrasement physique des données. Quand le dernier eut disparu définitivement, je me détendis et réalisai que j'avais très soif et une furieuse envie de siffler un Bongo-Flash. Le seul distributeur de boissons se trouvait dans le hall. Une brillante idée de Jean-Marc Lansberg pour améliorer la productivité ! Les machines à boissons dans les étages, ayant pris au fil des années l'allure de dernier salon où l'on cause, furent supprimées un beau jour sans préavis, pour leur substituer un exemplaire unique de grande capacité, installé au rez-de-chaussée dans le champ des caméras de surveillance... Il y eut bien quelques protestations, mais le déménagement porta ses fruits : quiconque était soucieux de son avenir, évitait au maximum les parages de l'appareil ! Tant pis si on me voyait, je ne pouvais pas descendre beaucoup plus bas que le rez-de-chaussée !

Je n'étais pas le seul à avoir soif ; debout à côté de la machine,

l'assistante de Lansberg, la fameuse Eve Ballin, buvait avidement une boîte de Coca-Cola.

— Hello ! Lançai-je négligemment en me servant un Bongo-Flash.

— Hello ! me répondit-elle sur le même ton.

La gêne qu'elle avait manifestée lors du coup de chapeau à la réunion, l'avait rehaussée de plusieurs degrés dans mon estime. Oui, elle était jolie... Ce n'était pas un crime... Je brûlais d'envie de lui parler. Comment l'aborder ?

— Ça donne soif, ces réunions ! Fis-je, conscient de la banalité de mon propos, mais je ne pouvais tout de même pas lui dire : « Vous c'est Eve, moi, c'est Adam » ou une connerie de la même eau.

— Vous c'est Adam, moi c'est Eve...Sa voix me fit l'effet d'une décharge électrique.

Il fallait trouver tout de suite une réponse percutante, mais rien ne me vint à l'esprit, à part « Quand commençons-nous à engendrer la nouvelle humanité ? »

— Alors, comment l'employé du mois a-t-il trouvé la réunion ?

— Electrique... fut tout ce qu'il réussit à sortir.

Un léger sourire releva la commissure des lèvres de la troublante jeune femme. Elle m'eût certainement décoché un tir mortel, n'eût été le grésillement discret de son smartphone :

— J'ai laissé un message au Sheraton..., se contenta-t-elle de dire avant de recommencer à siroter sa boisson.

Nouveau bruissement du smartphone. Décidément, c'était une fille très demandée... Elle enclencha la fonction murmurante sans autre forme de procès. En un instant, elle parut ailleurs, à nouveau détendue. Elle souriait même de toutes ses belles dents, mais ce n'était pas pour moi.

Sachant me faire discret s'il le fallait, je reculai de quelques pas et m'absorbai dans l'examen du choix considérable qu'offrait le distributeur en prenant mon temps, comme si cela présentait un quelconque intérêt. Eve avait terminé sa conversation ainsi que sa boisson, mais elle ne semblait pas pressée de partir.

— C'est vraiment drôle, cette histoire de piratage de l'ordinateur, vous ne trouvez pas ? Déclara-t-elle tout d'un coup. A en juger de la façon dont elle avait prononcé cette phrase, elle entendait *drôle* non pas dans le sens de curieux, mais bien dans celui de comique. Avant que je n'émette une réponse, elle continua, sur un ton jubilatoire :

— Ah la tête de Lansberg ! Son merveilleux projet, remplacé par cette espèce de chose !

— En tout cas, c'était moins prétentieux ! ne pus-je m'empêcher de m'insurger.

— Je reprends les propres termes de Lansberg. Sinon je suis de votre avis, ça avait l'air bien plus sympa comme projet, dommage qu'on n'ait pas eu le temps d'en voir plus...

C'était elle que je trouvais sympa. Je l'avais vraiment mal jugée, sans aucun doute elle gagnait à être connue.

— Bon, il faut que je remonte, après ce qui s'est passé tout à l'heure... Bye Bye !

Elle se dirigeait déjà d'une démarche féline vers l'ascenseur et cette occasion risquait de ne pas se représenter de sitôt.

— J'aimerais vous revoir ! lui lançai-je impulsivement, me surprenant moi-même de mon audace.

Suspendant son pas, elle me regarda droit dans les yeux, le visage de marbre, pendant quelques secondes qui me parurent une éternité.

— On se verra demain, de toute façon, à la présentation...

— Ouais, c'est sûr...

— Et tu pourras me revoir encore dimanche au match ! Tu aimes le foot, au moins ?

Ce tutoiement intempestif me désarçonna autant qu'il m'emplit de joie, bien que j'eusse un peu l'impression qu'elle me mettait en boîte.

— Oui, oui... J'aime bien... lui répondis-je sur un ton que j'essayai de rendre convainquant, sans réel succès.

— Et toi, Quel sport tu fais ?

— J'en fais pas... J'ai eu un grave accident de moto il y a deux ans... Je ne peux plus faire de sport... Et encore je n'ai pas à me plaindre ; normalement, je devrais être dans un fauteuil roulant...

Son regard étonné me parcourut des pieds à la tête.

— Ça ne se voit pas du tout ! Tu as l'air de marcher normalement...

— Grâce à la bio-puce qu'on m'a implantée dans le crâne !

Cette confiance faisait toujours son petit effet et cette fois encore, je vis la jolie bouche de mon interlocutrice s'arrondir. Chez toute femme, il y a une infirmière qui sommeille, se plaisait à dire mon oncle Johnny...

— Allez, salut, bye ! See you tomorrow ! Lança-t-elle.

Elle me fit un petit signe de la main et disparut dans l'ascenseur.

A peine les portes s'étaient-elles refermées que je regrettai de ne pas l'avoir invitée à dîner le soir même... Mais aurait-elle accepté ? Peut-être étais-je en train de me faire un film...

Je vidai ma boîte de Bongo Flash jusqu'à la dernière goutte puis regardai ma montre. Six heures moins le quart. Plus vraiment la peine de regagner mon bureau... De toute façon tellement de choses se bousculaient dans ma tête que j'aurais été incapable de faire quoi que ce soit. Je n'avais pas envie de rentrer chez moi, j'avais besoin de

parler à quelqu'un, là, tout de suite... Et je me dis que mon *Senior-Référent* ferait parfaitement l'affaire. Je devais passer le voir régulièrement pour le tenir au courant de l'évolution, ou plutôt de la non-évolution, de ma carrière, lui demander conseil lorsque je butais sur des problèmes techniques.

Le bâtiment au pied de la tour Zeus, où je me rendis, n'avait rien de commun avec les orgueilleuses constructions qui se dressaient autour du trou. Ce n'était qu'un assemblage d'éléments préfabriqués, étouffant l'été, mal chauffé l'hiver, sans aucune isolation acoustique. C'était pourtant là, pour une raison que je n'arrivais pas à m'expliquer, étant donné sa position hiérarchique certaine dans SIMULUS, que mon référent avait volontairement élu domicile.

Je pris soin de ne pas trébucher sur les marches de planches mal ajustées menant à la porte et passai le seuil de la baraque, me cognant contre une jeune femme osseuse au physique chevalin, qui me sourit de toutes ses dents.

— Bonjour Adam !

— Bonjour Wanda, répondis-je sur un ton badin.

Elle se pencha pour m'embrasser, et me souffla à voix basse :

— Le vieux va être content de te voir, ça fait un bail que t'es pas passé !

Le vieux, c'était Julius Maréchal, mon *Senior-Référent*. Son bureau se trouvait tout au bout du petit couloir que deux enjambées suffisaient à parcourir. Je toquai au battant, le poussant aussitôt, sans attendre la réponse. L'homme, assis derrière la table encombrée, leva la tête, abandonnant l'écran ultraplat placé devant lui au bout de son bras articulé. Sa chevelure blanche et mi-longue tombait sur le col d'un ensemble en jean, comme on en faisait autrefois. Le visage était

ouvert et les yeux pétillaient d'intelligence. Il émanait du personnage un charme désuet, me rappelant les photos jaunies des chanteurs-rock du XXème siècle, punaisées chez mon ami Arthur. Son bureau était à l'avenant, l'allure d'une boutique du marché aux puces, avec ces rayonnages, appuyés contre les murs dans un équilibre miraculeux, croulant sous des piles de dossiers, classeurs et DVD antédiluviens. Pourtant Julius Maréchal n'était rien moins que l'auteur du fameux ouvrage *Le Hacker de l'Ordinateur-Univers*. Vous ne voyez pas ? Bien que ce bouquin fasse plus de six cents pages, je vais essayer de vous en résumer les grandes lignes : l'univers serait assimilable à un ordinateur monumental qui calculerait en permanence son évolution depuis l'origine des temps ! La colossale quantité de particules élémentaires créées lors du Big Bang seraient les bits de la mémoire de l'*Ordinateur-univers*. Selon lui, dès l'origine des temps les calculs avaient commencé à une cadence infernale, reflets des multiples interactions entre ces particules de très faible masse. Pendant sept cents mille ans, ces calculs furent vraiment basiques, jusqu'à ce que la matière prenne le dessus sur les radiations, et que les premières étoiles naissent. Les opérations informatiques effectuées par l'Ordinateur-univers se complexifièrent alors, créant des structures matérielles de plus en plus élaborées, jusqu'à l'apparition de la vie, de l'intelligence, de l'homme ! Et il n'y avait aucune raison que cette évolution soit terminée, que l'homme en soit le stade ultime ; il n'était qu'une étape, mais vers quoi ? Il ne s'agissait plus de percer les lois de la nature mais de décrypter le programme informatique de l'univers. Celui qui y parviendrait en détiendrait non seulement les clés, mais pourrait aussi prédire sa future évolution ! Mais quel langage pouvait donc bien utiliser cet univers-ordinateur ? Selon Maréchal, la réalité devait

résulter d'un algorithme informatique simple dont l'incessante répétition engendrait la complexité apparente de notre monde, et il pensait être en bonne voie de reconstituer le code-source tel un Hacker, *le Hacker de l'Univers-Ordinateur* !

— Bonjour Monsieur Maréchal ! Lançai-je en passant le seuil.

— Tiens Adam ! Quelle surprise ! Alors, racontez-moi donc ce qui vous est arrivé cet après-midi !

— Ah, vous êtes au courant ?

— Oui, Jean-Marc Lansberg m'a téléphoné tout à l'heure pour m'en parler et me demander mon avis...

— Et alors, qu'en pensez-vous ?

— Pas grand-chose pour le moment, sinon que ce hacker est vraiment très fort...

— Certains pensent que ce pirate est le Cavalier de l'Onde de Choc...

Maréchal eut un petit sourire en haussant les épaules.

— Le Cavalier de l'Onde de Choc n'existe pas plus que Fantomas ou Batman, ce n'est qu'un mythe, dont on parlait déjà alors que j'étais moi-même étudiant... Vous voyez, ça ne date pas d'hier !

— Ah bon, vous êtes sûr ?

— Absolument sûr ! Et si ce n'était pas le cas, à l'heure qu'il est, il serait vraiment en âge de prendre sa retraite !

— Mais alors, qui ça peut bien être ?

— Vous savez Adam, il n'est pas nécessaire que le Cavalier de l'Onde de Choc existe pour que des ordinateurs soient piratés... Le coupable peut être n'importe qui, mais NOUS sommes bien décidés à le démasquer !

NOUS ? Maréchal n'avait pas l'habitude de parler à la première

personne du pluriel, il comptait donc s'adjoindre des équipiers ! Je me vis tout à coup dans le rôle-clé de l'assistant génial, menant de main de maître cette délicate investigation, découvrant des indices cachés, des codes secrets mystérieux, suscitant l'admiration des foules en général, et plus particulièrement de Jean-Marc Lansberg, qui me ferait monter en grade, et d'Eve, qui me tomberait dans les bras...

Je brûlais d'envie de lui révéler que le hacker avait certainement agi de l'intérieur, mais je me retins, étant donné qu'il ne m'était pas possible de lui expliquer comment j'en étais arrivé à cette déduction, sans lui parler de MA Grande Vidéotheque Universelle, et je me contentai de dire :

— Comment allons-nous faire pour le coincer ?

Je m'associais déjà à l'entreprise, mais Maréchal tua dans l'œuf mes projets prometteurs.

— Ah ! Ah ! Ça ne sera pas facile ! Ne m'en voulez pas, Adam, mais je ne peux pas vous en parler pour le moment.

Cette momie de Maréchal ne voulait rien dire ? Tant pis pour lui, qu'il se débrouille tout seul ! Je mènerais ma propre enquête ! Je pris congé, sans rien laisser paraître de ma déception.

CHAPITRE 3

Il était dix heures lorsque je me réveillai, mes jambes complètement inertes. Angoisse quotidienne. Pourtant il en était ainsi tous les matins pendant de longues minutes, comme si la biopuce implantée dans mon crâne attendait je ne sais quelles instructions avant de s'activer progressivement.

Je saisis le dossier de la chaise près du lit pour m'aider à me mettre debout. Lorsque mon équilibre fut suffisamment stable je me dirigeai à petits pas vers la fenêtre.

Chaque matin je commençais par remonter à moitié le store, avec l'impression d'être comme un poisson dans un bocal. Ce matin ça allait bien, parce j'avais rêvé d'elle... Nous faisons l'amour... d'une manière bizarre d'ailleurs : seulement avec le haut de nos corps, car ceux-ci s'arrêtaient aux nombrils.

Je restai un instant le front appuyé contre la vitre tiède. Masquant en permanence le soleil, le voile de pollution aux couleurs changeantes irradiait une luminosité ocre, éblouissante, quasi insoutenable, découpant en ombres chinoises les immeubles géants s'étendant à perte de vue.

Ce serait une journée faste pour moi !

Et ce rêve, la nuit dernière... Nos corps nus auxquels il manquait la moitié... Leurs mamelons qui se frottaient l'un contre l'autre... Ces frissons qui les parcouraient, et qui de la base de leur moelle épinière remontaient jusqu'à leur cerveau... Et sa bouche ! Ah ! sa bouche !

J'arrachai presque mon pyjama, et me masturbai...

Lorsque je me fus ressaisi puis douché, je décidai de m'habiller.

Aujourd'hui, je devais faire un effort vestimentaire pour me montrer à mon avantage, lors de la présentation officielle du projet de la place Olympe et de la grande Vidéothèque Universelle. Tout le personnel de SIMULUS y était évidemment invité, pour ne pas dire convoqué. Elle aussi y serait, comment pourrait-elle faire autrement ? Raison de plus de me mettre sur mon trente et un ! J'optai pour mon ensemble *Rudyard Kipling* de chez Colonial Chic. Le lin c'est toujours smart et léger à la fois. Je fis ensuite descendre du plafond l'ingénieux placard contenant mes chaussures. Trente paires, toutes mieux cirées les unes que les autres, étaient soigneusement alignées sur des étagères magnétiques. Presque une collection, qui me coûtait une bonne part de mon salaire. Mais j'étais prêt à bien des sacrifices pour assouvir ma seule vraie passion, en dehors de la haute technologie informatique. J'hésitai longuement, caressais une paire de Weston, avant de me décider pour les Church.

Tiens, au fait, quelle récompense me valait mon titre de *Maître des Jeux* ? Des places pour un concert virtuel ? Un week-end de rêve dans une oasis sous bulle ? Le dernier gadget électronique à la mode ? Hier, trop pressé de courir à la gare, je n'avais même pas pensé à la réclamer. J'allumai mon ordinateur et consultai mes mails : rien. Je voulus alors me rendre sur le site *EXTRA-SUPER-GAMES*, support des fabuleux jeux qui m'avaient tenu en haleine pendant un mois, mais il resta introuvable. Il s'était purement et simplement évanoui.

Erreur 404, la page que vous avez demandé n'existe pas.

Cet événement, en soi, n'avait rien d'extraordinaire. Chaque semaine de nouveaux sites apparaissaient et disparaissaient par dizaines sur Internet. Pourtant je m'obstinai un bon moment à vouloir le retrouver à tout prix. Celui-ci proposait des jeux virtuels d'une

qualité vraiment hors du commun, je ne pouvais croire à sa fermeture aussi soudaine. Enfin, je me rendis à l'évidence : plus aucune trace ni du site, ni de mon éphémère titre de *Maître des Jeux*. Je ne saurais jamais la nature de ce premier prix que je ne recevrais pas. Désappointé, j'éteignis mon ordinateur et décidai d'aller déjeuner à la cafétéria de la tour Zeus. Ce n'était pas dans mes habitudes, mais une fois n'était pas coutume, et peut-être aurais-je la chance d'y voir Eve.

Je me contentai de prendre un steak-salade et un dessert, il y aurait suffisamment de bonnes choses ce soir au cocktail, inutile de m'alourdir, puis j'allai m'asseoir à une table un peu en retrait, d'où je pouvais observer toute la salle. Je reconnus un certain nombre de ceux que j'avais côtoyés à la réunion, mais aucune trace d'Eve.

Je finissais ma tarte aux fruits de synthèse lorsque la belle Sémira posa, sans s'asseoir, son plateau sur ma table et se pencha vers moi.

— Alors Gueule d'amour, qu'est-ce qui s'est passé hier, au trentième étage ?

Je détestais qu'elle m'appelât ainsi, mais je m'efforçai de ne pas le montrer.

— Rien de spécial, mentis-je, Lansberg voulait juste me féliciter pour la qualité de mon boulot...

— Allez, sois pas vache, raconte-moi ! Il paraît qu'il y a une piscine là-haut !

— Oui, une piscine olympique, rétorquai-je avec le plus grand sérieux. Et je crois même qu'il a des requins dedans...

— Des requins ?!

— J'ai pas eu le temps de bien voir... Au fond, peut-être que c'étaient des dauphins...

Elle me fixa soudain droit dans les yeux :

— Dis-moi, t'aimes bien prendre les meufs pour des connes, hein ?

— J'rigole... bafouillai-je, décontenancé.

Elle eut une petite mimique qui devait signifier : « Pauvre mec ! » avant de me lancer en reprenant son plateau :

— Allez, ciao, Gueule d'amour !

Je la regardai s'éloigner en se déhanchant pour aller rejoindre, quatre tables plus loin, son inséparable copine : Myrtille.

Bon, le mieux que j'avais à faire était de retourner à mon bureau.

A peine m'installai-je devant ma tablette tactile, que, précédé d'un son mélodieux, un fa dièse prétendaient certains, un message s'afficha sur l'écran : *Adam Tahar est attendu immédiatement au TRENTIEME ÉTAGE.*

Pendant une seconde, je me demandai si je n'étais pas victime d'un sortilège qui me ramenait un jour en arrière, mais l'exclamation « Encore ! » de Ménard, qui venait d'entrer silencieusement avec du travail pour moi, me convainquit du contraire.

Je refis le même chemin, et, à nouveau, je pus franchir sans encombre les différentes portes jusqu'au hall de réception du trentième. La réceptionniste n'avait pas changé de tête depuis la veille, seulement de coiffure et de robe. Elle me jeta un regard transparent lorsque j'avançai vers elle.

— Bonjour, je suis...

— Monsieur Lansberg vous attend, me coupa-t-elle, avec son sourire dentifrice.

Un frisson me parcourut l'échine. « Lansberg ?! Putain, est-ce qu'il saurait quelque chose ? »

— La porte à votre gauche, ajouta la beauté blonde, en accentuant son sourire, sans paraître remarquer mon trouble.

Quand je me retrouvai à un mètre du panneau métallique indiqué, celui-ci glissa latéralement, dévoilant une cabine d'ascenseur en aluminium, dépourvue de tout bouton de commande. Intrigué, j'y pris place. N'étais-je pas déjà au dernier étage de la tour Zeus ? Mon expectative fut de courte durée. A peine eus-je perçu un léger mouvement de montée que la cloison coulissante s'ouvrit à nouveau, découvrant la terrasse.

Depuis le sol, il était impossible de soupçonner qu'elle supportait une véritable villa entourée d'un jardin verdoyant à la pelouse impeccablement tondue, parsemé de massifs de fleurs chatoyants. Une piscine ovale, remplie d'une eau bleue cristalline, invitait à piquer une tête, sans risquer évidemment d'y rencontrer le moindre requin...

Je marquai un court temps d'arrêt. « *La classe !* » ne pus-je m'empêcher de penser, avant d'emprunter l'allée pavée menant au bâtiment effilé de pierre et de verre. J'arrivai face à une porte en bois verni, qui s'ouvrit avant que j'eusse le temps de frapper. Un jeune homme blond, sensiblement du même âge que moi, impeccable dans un costume cravate, tenait le panneau ouvert. Le coup d'œil admiratif du garçon à ma tenue Rudyard Kipling me réconforta. L'autre, souriant, m'invita à entrer, avant de disparaître comme par enchantement.

Je me retrouvai alors dans un bureau spacieux, à l'ameublement high-tech, plongé dans une agréable pénombre créée par des stores qui cassaient la violence de la lumière extérieure. Des batteries de petits écrans vidéo, encastrés dans des supports orientables, diffusaient simultanément une multitude d'images selon une logique indiscernable.

Jean-Marc Lansberg, immaculé, en pantalon clair et polo blanc,

marchait d'un pas nerveux parlant au fin micro dépassant à peine du col du vêtement. Dès qu'il me vit, il coupa la communication sans un mot d'excuse pour son interlocuteur.

— Ah, vous voilà, Adam !

Je m'arrêtai sur place, l'estomac noué.

— Bonjour Monsieur Lansberg... lui répondis-je en me demandant à quelle sauce j'allais être mangé.

— On m'a dit le plus grand bien de vous...

Pendant le trajet qui m'avait conduit jusqu'au repaire du big boss, j'avais tout envisagé, sauf d'être complimenté. Pris au dépourvu, je cherchai une réponse percutante, une de ces formules qu'on vous apprend dans les séminaires de Relations Humaines, une de ces formules qui d'emblée vous pose et vous impose, mais comme je n'avais jamais fréquenté ce genre d'endroit, dans un effort surhumain, je ne pus que bafouiller :

— Je... Je serais heureux... de pouvoir vous être utile, Monsieur Lansberg...

Le P.D.G. sourit finement en se caressant la joue, paraissant jauger dans quelle mesure il pouvait accorder du crédit à cette proposition, puis il me désigna un fauteuil en cuir fauve. Dès que je me fus assis, du bout des fesses, il continua, plus bas, sur un ton quasi confidentiel :

— Peut-être estimez-vous que vos compétences ne sont pas réellement reconnues au service Codage-Compilation ?

Oui, c'était exactement le sentiment que j'éprouvais, mais, prudemment, je me contentai d'une petite moue que Lansberg pourrait interpréter comme bon lui semblait.

— Je comprends votre impatience, poursuivit-il du même ton se voulant compréhensif, comme tous les jeunes vous êtes plein

d'enthousiasme, vous débordez d'idées, vous voulez tout, tout de suite, mais croyez moi, cela ne fait de mal à personne de commencer au bas de l'échelle, au contraire ! Je ne vais pas vous raconter ma vie, mais si vous saviez par où je suis moi-même passé avant de diriger SIMULUS...

J'étais dans mes petits souliers. Lansberg ne m'avait certainement pas convoqué pour me parler de sa jeunesse, et ces préliminaires, j'en aurais mis ma main à couper, n'avaient d'autre but que me mettre en confiance pour pouvoir me tirer les vers du nez. Effectivement, sans transition, il en vint soudain au fait :

— Après l'incident d'hier, toutes nos installations ont été vérifiées dans les moindres détails, certains de vos collègues n'ont pas fermé l'œil de toute la nuit. Et finalement une conclusion s'est imposée : le hacker a été certainement aidé de l'intérieur...

Je m'efforçai de prendre une mine stupéfaite avant de m'exclamer :

— Aidé de l'intérieur de SIMULUS ?

Peut-être en avais-je un peu trop fait, me dis-je, en voyant son sourcil gauche se lever.

— Oui, exactement, de l'intérieur de SIMULUS, et puis... et puis...

Une fois de plus, Lansberg éprouva le besoin de marquer un temps d'arrêt pour ménager ses effets, comme un comédien de seconde zone attendant les applaudissements.

— ...il y a votre présence à la réunion, reprit le patron. Il y a toutes les chances que ce soit ce même pirate qui ait modifié votre code personnel pour que vous puissiez y assister... Mais pourquoi, pourquoi vous ?

Il ne m'était vraiment pas possible de lui donner la réponse, même si je la connaissais, tout au moins en partie. Je me sentis brusquement

soulagé. J'avais craint un instant que ses sbires, qui avaient certainement passé tous mes fichiers au peigne fin, n'aient trouvé quelque chose malgré la procédure d'effacement sécurisé que j'avais utilisée, et que cette dernière question ne soit un piège. Mais, d'après l'air dépité du boss, il était clair qu'il n'en était rien.

— Peut-être m'a-t-il choisi par hasard, tout simplement pour brouiller les pistes... suggérai-je doucement.

— C'est possible Adam, mais vous êtes actuellement le seul lien entre SIMULUS et ce pirate, alors nous ne pouvons négliger aucune piste...

J'avais repris du poil de la bête et je me dis qu'il était temps de montrer à Lansberg que je n'étais pas un mollasson.

— Donc, Monsieur Lansberg, vous pensez que j'aurais pu aider ce hacker...

— Non, je n'ai pas dit ça, protesta Lansberg.

— ...et ensuite, histoire de ne pas être découvert, j'aurais fait en sorte d'être choisi comme l'employé du mois, juste pour juger du résultat !
Le maître fit la grimace et haussa les épaules, comme si je venais d'énoncer une énormité plus grosse que moi.

— Évidemment non, Adam ! Je suis persuadé que tout cela s'est passé à votre insu... mais vous n'avez peut être pas été choisi par hasard... C'est cela qu'il nous faut éclaircir ! Ce que j'attends de vous c'est que vous réfléchissiez soigneusement à tout ce que vous avez fait, vu ou entendu ces derniers temps... certains détails ou événements qui vous sont alors apparus comme insignifiants ont peut-être une importance primordiale !

Il s'arrêta de parler et me fixa en se caressant le menton, attendant visiblement que je réponde quelque chose, mais, comme je me

contentais de hocher la tête en essayant de prendre un air pénétré, il continua :

— Si vous avez une idée ou si vous vous souvenez de quelque chose, n'hésitez pas à me contacter. Ma secrétaire sait toujours où me joindre...

— Je n'y manquerai pas, Monsieur Lansberg.

— Et bien évidemment pas un mot de tout cela à qui que ce soit, Adam.

— Je serai muet comme une carpe, monsieur Lansberg.

— Merci d'être venu, Adam...

— C'est... c'est tout naturel, Monsieur Lansberg...

Quand je me levais de mon fauteuil, il me saisit la main, la secouant vigoureusement.

— Réfléchissez bien...

Lorsque j'eus franchi la porte, le patron agita son index dans ma direction, me souriant comme si nous étions de vieilles connaissances :

— Je compte sur vous, Adam !

— Vous pouvez compter sur moi, Monsieur Lansberg, lui répondis-je hypocritement, mon intention étant en réalité de brouiller les pistes au maximum, si j'en avais la possibilité.

Je foulais à nouveau le sol de la terrasse, en prenant mon temps.

Finalement Lansberg en était arrivé à la même conclusion que moi : le hacker était à l'intérieur de SIMULUS, ou, tout au moins, avait bénéficié d'une complicité à l'intérieur de SIMULUS. Toute cette histoire ressemblait d'une certaine manière à une grosse blague que quelqu'un aurait voulu me faire... Mais alors vraiment une *very private joke*, que nous n'étions que deux à pouvoir apprécier... Et puis

cela avait demandé des compétences qu'aucun de mes collègues du rez-de-chaussée ne possédait.

Cela m'agaçait beaucoup de n'avoir pas le moindre début de piste, bien que j'en susse plus long que Lansberg et Maréchal.

Mais après tout, pourquoi le pirate ne serait-il pas tout simplement un admirateur inconditionnel, qui, me trouvant beaucoup trop modeste, aurait voulu faire éclater au grand jour mon immense talent ? Je souris intérieurement à cette idée, mais voilà, ça ne m'en disais pas plus sur l'identité de ce mystérieux *fan*.

Un coup d'œil à ma montre m'indiqua que la présentation officielle du projet de la place Olympe ne commencerait que dans deux heures. Deux heures à tuer, que j'allais passer dans mon placard en faisant semblant de m'intéresser à ce que Ménard attendait de moi.

CHAPITRE 4

Comme prévu, les festivités se déroulèrent sur la grande terrasse de l'Hôtel Concorde-Platon, en présence de toute l'élite. Le ministre de l'Urbanisme en personne s'était dérangé.

Après un discours convenu, hymne au progrès et à la culture, un énorme cylindre translucide de huit mètres de diamètre et dix de haut, caché jusque là sous un filet fleuri au milieu de la terrasse, fut dévoilé, suscitant quelques « Ho ! » et « Ha » de surprise et d'admiration.

Je quadrillais méthodiquement la foule dense, cherchant vainement Eve, lorsque commença la présentation. L'image en trois dimensions, projetée à l'intérieur du cylindre pouvait être vue sous trois cent soixante degrés. Elle tournait lentement sur elle-même, de manière à ce que les spectateurs, quelle que fût leur place, n'en perdissent pas une miette.

Je connaissais déjà le début, mais, arrivé au moment fatidique, j'eus un petit frisson, comme si le hacker allait à nouveau faire des siennes, bien que je sache cela impossible, s'agissant cette fois-ci d'un enregistrement. Effectivement, tout se déroula le mieux du monde, accompagné par une musique synthétique spécialement composée pour la circonstance, jusqu'à l'apothéose finale qui provoqua un tonnerre d'applaudissements.

L'assistance migra alors vers les différents buffets dressés en bordure du *trou*. Je me laissai porter par le mouvement, continuant à chercher Eve du regard. Ne regardant pas où je mettais les pieds, je bousculai un homme qui se déplaçait à contre-courant, une flûte de champagne chinois à la main. Le mariage contre nature des couleurs

de la cravate et de la chemise me permit d'identifier immédiatement ma victime : Celui que Lansberg avait appelé Alix au cours de la réunion de la veille..

— Bonjour ! lui criai-je.

L'autre eut une seconde de flou, avant de me situer :

— Vous allez bien ? Fit-il pour être bien élevé.

— Très bien... Vous n'avez pas vu Eve ?

Il fit un grand geste du bras, indiquant vaguement la direction des buffets.

— Oui, elle est par là...

Et soudain je la vis : elle était contre la balustrade qui bordait le *trou*, en grande conversation avec toute sa cour. Elle semblait radieuse, dans son élégante petite robe à fleurs, s'esclaffant à un bon mot d'un de ses admirateurs. Je fis quelques pas vers le groupe, puis m'arrêtai, hésitant. « J'y vais, J'y vais pas ? »

A cet instant Eve tendit le cou, tournant la tête de gauche à droite, comme si elle cherchait à voir quelqu'un par dessus ses interlocuteurs et son regard finit par tomber sur moi. Son visage s'illumina aussitôt et elle agita le bras dans ma direction pour me faire signe de venir.

— Bonjour Eve, Bonjour tout le monde... dis-je d'un ton que j'aurais voulu tout à la fois naturel et assuré, en arrivant à la hauteur du groupe.

Certains répondirent à mon salut du bout des lèvres, d'autres firent comme si j'étais transparent ou qu'ils n'avaient rien entendu. Seule Eve me gratifia d'un grand sourire et d'un sonore :

— Bonjour Adam, ça me fait plaisir de te voir !

Son accueil me fit chaud au cœur et je lui répondis sur le même ton :

— Moi aussi cela me fait plaisir de te revoir, quoi de neuf depuis...

Ma phrase resta en suspens, coupée par une forte déflagration, juste en contrebas de la terrasse, quelque part dans le *trou*.

En un quasi-mouvement d'ensemble, les invités se pressèrent vers la balustrade. La suite méritait effectivement le dérangement. Cinquante mètres plus bas, d'une large ouverture sur le flanc du trou un fantastique torrent d'eau souillée jaillissait, commençant bientôt à remplir le chantier, poussant les ouvriers à fuir, qui, à cette distance, ressemblaient à des fourmis...

Ceux qui n'avaient pas réagi tout de suite jouaient maintenant des coudes pour tenter de s'approcher du bord, jouir à leur tour du spectacle, tandis qu'exclamations et commentaires divers fusaient de toutes parts. Seuls quelques blasés campaient encore près des buffets délaissés, profitant de l'occasion pour s'empiffrer à loisir.

Je m'arc-boutai contre la rambarde pour ne pas être écrasé par la pression croissante qui s'exerçait dans mon dos. J'avais peur pour mes jambes, mais refusai tout de même de céder ma place de choix. D'où je me trouvais, je pouvais voir parfaitement le flot de liquide mousseux et nauséabond, qui se déversait sans discontinuer à un débit phénoménal. Bien que cela fût parfaitement impossible, je tentai d'évaluer le nombre de mètres cubes se répandant à chaque seconde, m'interrogeant sur l'origine de ce torrent répugnant, quand la voix de Julius Maréchal me vrilla le tympan de l'oreille droite :

— Voilà un phénomène de siphonnage des plus intéressants, vous ne trouvez pas ?

— On dirait que ça remonte des égouts ! remarqua Eve.

— Vous avez tout à fait raison, acquiesça Maréchal, et si personne n'intervient, j'évalue à environ trente-quatre heures et quarante-deux

minutes le temps nécessaire pour remplir complètement l'excavation, continua-t-il, imperturbable.

Je me retins de ne pas éclater de rire. Comment ce vieux schnock pouvait-il à la fois employer le mot *environ* et faire preuve d'une telle précision ? De toute façon il ne courait aucun risque d'être contredit par une vérification pratique, le délai d'intervention des secours se chiffrant habituellement plutôt en minutes qu'en heures ! Dans le cas présent, ils furent encore plus rapides que d'habitude ; à peine Maréchal finissait-il de refermer la bouche que d'énormes véhicules déboulaient toutes sirènes hurlantes, convergeant vers le lieu du sinistre.

— Hé bien toi, dès que tu arrives quelque part, il se passe des choses vraiment spéciales ! me lança Eve avec un sourire légèrement narquois.

— Ah, je t'assure que je n'y suis pour rien ! lui répondis-je sur le même ton.

— On dit ça... on dit ça... En tout cas, maintenant je suis sûre que si tu viens au match, dimanche, on va gagner !

— Tu crois vraiment ?

— J'en suis absolument sûre ! Je compte sur toi !

— Bon, dans ce cas, si l'avenir de l'équipe de SIMULUS dépend de moi, je ne me défilerais pas, je viendrai.

Elle prit une flûte pleine sur une table voisine et me la tendit, tout en en prenant une deuxième pour elle-même.

— Tiens, trinquons !

Je levais la flûte :

— A la future victoire de SIMULUS !

— A NOTRE victoire ! Continua-t-elle.

J'aurais bien ajouté : « A nos amours ! » mais je me retins.

Un grand type au crâne quasiment rasé s'était approché et se tenait maintenant immobile, à deux mètres d'Eve, semblant attendre quelque chose.

— J'arrive tout de suite ! lui lança-t-elle, avant de me dire :

— Je dois aller à l'entraînement...

— A l'entraînement !? Là, maintenant ?

— Hé oui... répondit-elle sur un ton manquant d'enthousiasme, c'est comme ça. Nous devons mettre toutes les chances de notre côté...

C'était sûr que l'équipe SIMULUS n'était pas du tout favorite et qu'il était plus que probable qu'elle allait se prendre une dérouillée dimanche, mais quelle importance ? Après tout ce n'était pas la finale de la coupe du monde, juste une compétition d'équipes féminines amateurs, la *Coca-Cola Cup* !

— Mais tu viens de me dire que si je venais au match, dimanche, vous alliez gagner ! Alors, c'est bon, tu peux rester encore un peu !

Eve parut une seconde décontenancée par mon argumentation, avant de choisir d'en sourire.

— Je ne suis pas la seule à décider. Je ne veux pas faire attendre les autres, elles comptent sur moi.

Pour la première fois, Eve me fit la bise puis s'éclipsa.

Une heure après, la brèche était colmatée, et de puissantes pompes aspiraient la masse liquide. Malgré l'odeur pestilentielle persistante, les invités, eux, finissaient de nettoyer les canapés et les petits fours, en asséchant les dernières bouteilles de champagne.

Je revins près du buffet, et grignotai encore du bout des dents, perdu dans mes pensées mi-amoureuses, mi-inquisitrices, écoutant d'une oreille distraite les conjectures de chacun, où, bien souvent, tout

se mélangeait. Sans pouvoir entendre ce qu'il disait, je voyais un peu plus loin Jean-Marc Lansberg faisant de grands gestes devant son auditoire.

Je l'imaginai tel Néron : la place Olympe brûlait... et Lansberg du haut de la tour Zeus jouait de la lyre, récitant des vers à la gloire de SIMULUS !

Finalement, je m'éclipsai, non sans avoir auparavant avalé un de mes comprimés de neuro-transmétéor. J'avais mal, tout d'un coup, peut-être l'humidité.

CHAPITRE 5

Le commissaire Li Thuan vient tout juste d'avoir cinquante ans. Lorsqu'il s'est brusquement avisé que cela représente un demi-siècle, il a aussitôt ressenti un coup de vieux, bien que sa santé ne lui donne aucune inquiétude. Le problème est purement psychologique : il n'est toujours pas commissaire divisionnaire, et il n'en prend pas le chemin. Ah ! comme il aurait aimé réussir, que son épouse soit fière de lui, que leur union cesse d'apparaître comme une mésalliance aux yeux de ses beaux-parents !

Mais voilà, depuis deux ans il est responsable de la sécurité du complexe de l'Olympe. Une vraie voie de garage...

Ce matin, il a trouvé sur son bureau une mince feuille plastifiée imprimée. Il s'agit du rapport d'expertise concernant l'inondation du trou de la place Olympe. Quelle rapidité ! Quoique... Introduire dans les canalisations sous le chantier des petits robots explorateurs n'a pas dû prendre beaucoup de temps. Quant aux données récoltées, un banal ordinateur a dû les traiter quelques heures plus tard et livrer ses conclusions. Des conclusions, elles, pour le moins étonnantes !

La thèse est que pour commencer, conséquence des vibrations occasionnées par les engins de travaux publics, une conduite de gaz s'était fêlée. Le gaz, au lieu de s'échapper au dehors, s'était alors accumulé dans une poche formée par un ancien puits, maintenant obstrué en son sommet, mais toujours ouvert trente-cinq mètres au-dessous, au niveau du canal central des égouts.

Dans des circonstances sur lesquelles le rapport ne donne aucun détail, une étincelle aurait probablement jailli dans cette poche,

provoquant une forte explosion. Celle-ci aurait d'abord ouvert une brèche dans le flanc du trou, ensuite provoqué par cette ouverture un mouvement de reflux des eaux des égouts. Un phénomène de siphon fut ensuite responsable de la dramatique inondation qui s'ensuivit.

Dès qu'il a terminé sa lecture, le commissaire se rend aussitôt à la nouvelle mairie. Son audacieuse architecture, antithèse de l'antique, lui fait à chaque fois irrésistiblement penser à une soucoupe volante géante, posée au beau milieu d'un potager.

Une hôtesse très brune en combinaison vert pomme l'introduit sans plus attendre dans le poste de pilotage du vaisseau : le bureau du premier élu de la cité, Zoltan Dakas.

L'homme paraît à peine quarante ans. A l'évidence, il prend grand soin de son aspect physique, fait chaque jour au minimum une heure de gymnastique pour rester en forme et garder la ligne, plus des séances d'U.V afin que son visage énergique, coupé par une épaisse moustache brune, soit bronzé toute l'année. Toujours élégant, il porte aujourd'hui un costume bleu foncé d'excellente coupe. Son premier adjoint, Eric Combes, un jeune blondinet au regard sournois, à la réputation de coupeur de cheveux en quatre, est nettement moins viril d'apparence. Il se tient debout près de la grande baie vitrée, faisant mine de s'intéresser au spectacle extérieur, le ventre rentré, le dos bien droit, tirant le meilleur parti de sa petite taille.

— Bonjour, monsieur le maire, bonjour, monsieur le premier adjoint, salue le policier sur un ton débonnaire.

— Commissaire... Alors quelles sont vos conclusions ? commence le maire, jugeant inutile de lui rendre la politesse.

Sa voix se veut autoritaire, mais elle n'est que fébrile.

Le commissaire Li Thuan, sans se formaliser du peu d'aménité à

son égard, prend un air rassurant :

— Un accident, sans aucun doute, monsieur le maire.

Eric Combes s'insurge aussitôt :

— Un accident ?! Mais ça ne tient pas debout ! Vous avez lu le rapport d'expertise !

C'est une affirmation, pas une question. D'ailleurs son interlocuteur se contente d'acquiescer d'un léger mouvement du menton, tandis que le roquet poursuit sans marquer de temps d'arrêt :

— C'est bien trop extraordinaire pour que ce soit une malheureuse fatalité ! C'est ni plus ni moins un attentat...

— Un attentat ? fait le commissaire, la mine dubitative.

— Oui, un attentat, un sabotage !

— Quelqu'un l'a revendiqué ? demande Li Thuan.

De mauvaise grâce, l'autre doit reconnaître que non, pour le moment du moins.

Le commissaire soupire :

— Je suis désolé de vous contredire, monsieur le premier adjoint, mais aucun élément ne nous permet de conclure à une action concertée de la part de qui que ce soit.

Eric Combes bouillonne. L'attitude légèrement condescendante du flic à son égard, sa voix feutrée, toujours égale, lui portent sur les nerfs. *Bien des manières de chinetoque*, rumine-t-il intérieurement. En fait, est-il vraiment asiatique ?

Sa haute stature, son menton carré, sa peau foncée plaident plutôt pour un métissage... Combes n'est pas le premier à être intrigué par ce curieux bonhomme. En fait Li Thuan, c'est le nom de sa mère, troisième fille d'une famille de petits commerçants de Saïgon. Quant à son père, un sergent noir d'une armée de passage, il ne l'a jamais

connu.

Feignant d'ignorer l'intervention du policier, l'adjoint prend le maire à témoin :

— Je possède des statistiques confidentielles sur les cataclysmes urbains, mon grand-père était assureur... Y a pas une chance sur un million que ce phénomène se soit produit par hasard !

Satisfait de son argumentation, il se tourne vers le policier, le toise de bas en haut, puis ajoute :

— Qu'avez-vous à répondre à cela ?

Le maire, qui, pour recevoir le commissaire à cette heure matinale, a dû renoncer à sa séance quotidienne de *Taishishuan*, grogne, de fort méchante humeur :

— Eh bien, répondez donc !

Le commissaire Li Thuan boit du petit lait. Enfin l'occasion de rabattre le caquet de ce petit prétentieux d'adjoint. Celui-ci ne connaît visiblement pas la *Théorie des Coïncidences*, chère au commissaire ! Prenant son temps, parlant lentement, en détachant soigneusement chaque syllabe, il répond enfin :

— Sauf si l'on se place dans le cadre de la Théorie des Coïncidences, que votre grand-père ignorait certainement !

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Soyez plus clair ! lui enjoint le maire.

— Cette théorie prône que le monde, contrairement au modèle classique newtonien où les événements s'ordonnent *séquentiellement* dans un espace-temps linéaire, serait en réalité organisé comme une base de données d'une mémoire de masse d'ordinateur : tous les événements y coexisteraient de concert ! Résultat du Big-Bang initial, où, tout étant issu du même atome primordial, tout continuerait à être

lié, par-delà le temps et l'espace... Ainsi serions-nous les milliards de cellules interdépendantes d'un même corps, et, en fait, ce que nous appelons *hasard* n'existerait pas.

Le maire se met à lisser sa moustache d'un geste rapide, comme chaque fois qu'il se trouve confronté à une situation délicate.

— Cette théorie est assurément des plus intéressantes, mais en quoi concerne-t-elle notre inondation ? Expliquez-vous commissaire !

— Voyez-vous, Monsieur le Maire, je crois au contraire que c'est beaucoup trop compliqué pour être un sabotage ! Lisez bien les détails du rapport : la cavité cylindrique dans laquelle le gaz s'est accumulé est un ancien puits bouché depuis 1886, qui ne figure sur aucun relevé récent ; le gaz a dû s'infiltrer par une étroite fissure dans la roche pour l'atteindre. Enfin l'autre extrémité du puits affleurerait juste au bon niveau des égouts pour que l'effet de siphon puisse se produire. Personne n'aurait pu calculer tous les paramètres, et surtout, réunir les bonnes conditions ! C'est justement parce qu'il n'y avait qu'une chance sur des millions que ça se produise, que ce ne peut absolument pas être un attentat.

Le maire paraît brusquement soulagé. Ces arguments viennent de le débarrasser de la lourde charge qui a pesé sur ses épaules. Fixant son adjoint d'un air courroucé, il explose :

— Le commissaire a raison ! Ça ne tient pas debout votre histoire de sabotage ! C'est la fatalité, voilà tout...

— Je souhaite que vous ayez raison, monsieur le maire, fait le gringalet blond, dépité.

Sans plus attendre, le premier magistrat de la ville se lève et regarde sa montre avec un petit sourire de satisfaction : onze heures moins le quart. Finalement cette réunion a duré moins longtemps qu'il ne le

craignait et lui a ôté une grosse épine du pied : un simple accident.

Maintenant rassuré, il lance au commissaire :

— Vous devez pratiquer les arts martiaux, commissaire, j'imagine ?

— Bien sûr, quand j'étais jeune...

— Vous connaissez notre salle au sous-sol ?

— Oui, enfin de réputation...

— Ça vous dirait un peu d'exercice avant le déjeuner ?

— Merci, c'est très aimable, fait Li Thuan. Croyez bien que je suis très sensible à votre proposition... mais voyez-vous, à présent, je n'ai plus l'entraînement...

— Quel dommage, répond Zoltan Dakas avant de broyer littéralement la main du commissaire. Ça aurait été un réel plaisir...

Tant pis, il ira au club de karaté dont il est le président-fondateur. Il va flanquer une bonne tripotée au premier qui lui tombera sous la main : ça le détendra !

CHAPITRE 6

Lorsque je franchis les tourniquets de la gare, le pourtour bétonné de la future Place Olympe me fit l'effet d'une ruche en pleine effervescence. A l'intérieur du vaste périmètre délimité par la palissade entourant le trou, une ribambelle d'ouvriers casqués montaient des grues géantes, qui semblaient devoir s'élever jusqu'aux cieux.

A peine l'inondation asséchée, la dernière tranche de construction avait commencé tambour battant. On eût dit que les autorités voulaient en finir, une fois pour toutes, avec ce chantier pharaonique.

De fait, aujourd'hui n'était pas pour moi un jour comme les autres : c'était celui de la visite mensuelle obligatoire à *la bulle de motivation*. Personne n'y coupait, même pas les cadres sup, disait-on.

Quelque part dans les profondeurs labyrinthiques de la tour Zeus, à l'abri de tout regard indiscret, dans une zone dépourvue de personnel où l'accès ne s'effectuait que par reconnaissance biométrique, se trouvait une vaste pièce aux murs tapissé d'écrans sombres, dont l'unique élément de mobilier était un divan de cuir clair.

Après y avoir pénétré je verrouillai la porte derrière moi, comme un signal lumineux me le commandait, et pris place sur le divan. Les démultiplicateurs d'espace se teintèrent alors des couleurs de l'aurore. Le silence quasi complet était juste rompu de sporadiques stridulations d'insectes et de faibles chants d'oiseaux.

Durant de longues minutes il ne se passa rigoureusement rien, pour me laisser le temps de me détendre. Je respirais de plus en plus paisiblement, écoutant mon cœur battre.

— Bonjour, Adam, fit enfin une voix masculine, chaleureuse.

Comment allez-vous ?

— Bonjour, Professeur, répondis-je. Je vais bien...

En fait de Professeur, il s'agissait bien évidemment d'une Intelligence Artificielle, une I.A comme disent les informaticiens. Dans le service nous l'avions surnommé le Professeur Toudyre. Bon, ce n'était pas d'une grande finesse, mais les occasions de s'amuser dans les murs de SIMULUS n'étaient pas si nombreuses.

— Vraiment aucun problème Adam ?

— Non, tout va très bien.

— Pourtant, je vous sens un peu tendu. Les vibrations spectrales de votre timbre médium indiquent du stress, une interrogation...

Il fallait se méfier de ce coach virtuel comme de la peste. Ses capacités d'analyse des paramètres physiques objectifs dépassaient de loin celles d'un véritable humain. Et avec lui pas question d'essayer d'appliquer les principes de Dale Carnegie pour se faire bien voir ! la séduction ou la flatterie le laissait totalement insensible.

Je perçus soudain la suave odeur que je remarquais à chaque fois, descendant du faux-plafond. C'était comme une espèce de brouillard qui filtrait à travers tous mes pores, me procurant un sentiment à la fois de bien-être et de confiance.

— Qu'est-ce que vous vaporisez tout le temps dans l'air ? Demandais-je sans obtenir de réponse.

— J'ai reçu vos tests, fit le Professeur Toudyre. Ils sont bons, très bons même dans l'ensemble. De plus vous avez été distingué comme l'employé du mois, toutes mes félicitations. Vous voyez que vos mérites commencent à être reconnus. En êtes-vous heureux ?

Je regrettai à cet instant de m'être laissé aller, le mois dernier, dans un moment d'exaltation, et aussi par défi, à confier à cette entité

virtuelle qu'on ne m'utilisait pas à ma juste valeur et je répondis un « Oui, bien sûr ! » que je m'efforçai de rendre convainquant.

— Etes-vous vraiment heureux dans vos occupations ? insista le soi-disant Professeur.

— Mais oui...

Mon interlocuteur marqua une pause, comme s'il réfléchissait, avant de laisser tomber d'une voix douce :

— Pourquoi avez-vous détruit votre conception de la Grande Vidéothèque Universelle au lieu de la montrer à Monsieur Lansberg ?

Un frisson me parcourut l'échine. « Ils » savaient !

— Je n'ai rien détruit ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Allons Adam, j'essaye de vous aider. Vous devez me faire confiance. Je veux que vous me disiez la vérité... toute la vérité...

Je sentis la panique m'envahir, comme si j'étais un animal traqué par une meute féroce.

Je collai alors mon dos au dossier du canapé et fermai les yeux. Je respirai profondément par le nez, comme l'enseignait Takyo Takami, n'utilisant d'abord que mon diaphragme, provoquant une respiration abdominale, puis gonflai lentement mon thorax afin que l'air pénétrât mes poumons jusque dans leurs moindres bronchioles. Ayant conservé l'air une dizaine de secondes ainsi, je l'expirai violemment par la bouche, par une brusque descente des épaules : « SIMULUSSSSSSSS ! » La vocalisation finale revêtant la plus haute importance, à cause de ses résonances vibratoires sur le cervelet, comme aimait à le démontrer le maître. Ces quelques secondes de détente me suffirent pour reprendre mes esprits. La vérité s'imposa alors brusquement : le pirate, le hacker, appelez-le comme vous voulez, était en train de s'adresser à moi par la voix du Professeur

Toudyre ! Mais oui, c'était évident ! Celui qui avait pris le contrôle de l'ordinateur de SIMULUS était toujours opérationnel, malgré l'escouade d'experts en sécurité informatique à la botte de Lansberg qui était censée en avoir épluché le contenu jusque dans ses moindres recoins.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis votre conseiller, votre coach, vous le savez bien.

— Que me voulez-vous exactement ?

— Je veux vous aider à donner le meilleur de vous-même, à vous réaliser pleinement.

— C'est pour ça que vous avez remplacé le projet de Lansberg par le mien et que vous m'avez bombardé *employé du mois* ?

Je n'obtins aucune réponse et un silence pesant s'installa. Que devais-je faire ? M'en aller ? Oui, c'était cela, je n'avais plus rien à faire ici. Mais à l'instant précis où j'allais me lever les écrans démultiplicateurs d'espace transformèrent brusquement le décor : j'étais maintenant au bord d'un étang, à la lisière d'une forêt. Dans le lointain, quelques rires d'enfants se firent entendre.

C'est alors que je remarquai qu'il y avait quelqu'un de l'autre côté de l'étang. Une silhouette qui se déplaçait lentement, dans l'ombre des grands arbres. Elle se retrouva tout à coup dans la lumière et je pus distinguer ses traits : Phébé, la fille à l'armure de Gutchuka, la fille du jeu vidéo ! Elle me sourit d'un air complice et tendit sa main droite dans ma direction, le pouce levé. Je me levai d'un bond et me précipitai vers le mur d'écrans comme si j'allais le franchir et la rejoindre, mais elle avait déjà disparu entre les arbres, s'était fondue dans la végétation.

Je restais planté là, comme un imbécile. Tous les écrans

s'éteignirent brusquement et la lumière principale se ralluma. Visiblement l'entretien était terminé.

En faisant apparaître Phébé en ces lieux le pirate avait certainement voulu me faire passer un message, mais lequel ? Qu'il espionnait tous mes faits et gestes déjà depuis un moment et qu'il était au courant que j'avais gagné le titre de *Maître des jeux* ?

Je ne savais si le Professeur Toudyre pouvait encore m'entendre, mais je hurlai :

— Vous vous croyez le plus malin, mais je vous aurai ! Je vous aurai un jour !

Il me sembla entendre pouffer, mais peut-être n'était-ce que mon imagination.

CHAPITRE 7

Maréchal a longuement réfléchi avant de choisir le lieu de rendez-vous. Finalement, quitte à passer pour un parano, il lui a semblé que le Concorde-Platon serait le plus sûr. L'hôtel, situé au bord sud de la croix de Malte Olympienne, dispose en effet d'une salle de réunion dont les cloisons, le sol, et le plafond, sont entièrement recouverts de *Secrecy Wall*. Ce matériau, constitué de quatre couches de plâtre, laine minérale, acier, verre trempé, oppose une opacité totale aux ondes sonores et électromagnétiques. A l'intérieur de ce sandwich des alarmes électroniques auto-alimentées sont prêtes à hurler au cas, bien improbable, où un espion réussirait malgré tout à forer un trou dans la cloison. En somme, l'idéal pour assurer la confidentialité d'une réunion du genre de celle qui s'apprête à se tenir.

Le volume est parfaitement hermétique et dépourvu de fenêtres, le verre n'ayant pas les mêmes performances que le *Secrecy Wall*. Pour tempérer l'impression d'enfermement, les parois s'ornent d'immenses photos de sous-bois et de prés fleuris, baignés d'une lumière automnale, tandis que des atomiseurs judicieusement placés distillent discrètement de fines senteurs florales.

Arrivé un quart d'heure avant l'heure fixée, Maréchal s'assied au bout de la table en faux acajou. Il déballe le sandwich au concombre que lui a préparé sa femme de ménage pour l'engloutir en trois bouchées, tout en consultant attentivement de minuscules fiches.

Il est tellement absorbé qu'il n'entend pas entrer Manfred Diétrich, le responsable de la sécurité informatique de SIMULUS. Ce n'est que lorsque ce dernier toussote ostensiblement qu'il lève le nez de ses

papiers pour découvrir son visage rond et joufflu orné d'une courte barbe, couronné d'un chapeau Tyrolien discrètement emplumé. Il porte une veste de chasse, renforcée aux coudes de pièces de cuir, un pantalon bouffant, rentré dans des bottes montant jusqu'en haut du mollet. « Il ne lui manque qu'une chope de bière à la main, et il serait parfait », pense Maréchal.

D'origine bavaroise, Manfred Diétrich tient beaucoup à garder son identité culturelle, dont la première expression est, selon lui, le costume. Il avance vers Maréchal d'un pas éléphantique, la main tendue, le visage fendu par un sourire de circonstance.

— Monsieur Maréchal ! Comment allez-vous ?

Son accent germanique est toujours aussi prononcé, malgré vingt ans passés ici.

Jean-Marc Lansberg, arrive à son tour en lançant un sonore :

— Bonjour Julius, je suis là !

Maréchal serre chaleureusement la main du nouvel arrivant, comme un vieil ami qu'il n'aurait pas vu depuis longtemps.

— Tu as l'air en pleine forme ! A chaque fois que je te vois j'ai l'impression que tu as rajeuni !

Cela fait un moment qu'ils ne se sont pas vus en chair et en os malgré leur proximité géographique, les systèmes de téléconférences ayant supplanté depuis longtemps toute autre forme de communication.

Maréchal va vérifier soigneusement que la porte est bien fermée avant de regagner sa place, tandis que Lansberg lève les yeux au ciel.

— Tu ne crois pas que tu en fais un peu trop ? Je t'avais demandé de trouver un endroit discret et sûr, mais je ne pensais pas que...

— On n'est jamais trop prudent. Alors ?

— Manfred va te dire ce que son équipe a découvert.

— Hé bien voilà, Monsieur Maréchal... Normalement que fait un Hacker ? Il pénètre un système informatique pour espionner, voler des données, les modifier ou même les détruire... Celui à qui nous avons eu affaire avait un tout autre but : voler du temps-machine et utiliser les programmes exclusifs de la Société SIMULUS !

— Effectivement, c'est surprenant. Vous êtes sûr de cela ?

— Ab-so-lu-ment ! martèle Manfred Dietrich.

Maréchal hoche la tête avec une moue, puis se tourne vers le grand patron.

— Pourtant il me semble que le niveau d'activité de l'ensemble de tes ordinateurs ainsi que les canaux d'échanges entre eux sont analysés en permanence et enregistrés sur disques SSD...

— Exactement !

— Et de plus, tout utilisateur d'un ordinateur est identifié par contrôle biométrique, infalsifiable comme chacun le sait... C'est bien ça ?

— Parfaitement !

— Et malgré cela, personne n'a rien remarqué ? Comment ce hacker a-t-il pu passer inaperçu aussi longtemps ? C'est impossible !

Lansberg hoche la tête d'un air entendu avant de répondre :

— Tu te souviens de l'histoire de cet employé de banque qui, pendant des années, avait soustrait chaque mois quelques centimes d'euros sur des milliers de comptes-clients, détournant ainsi, au final, plusieurs centaines de milliers d'euros sans que personne ne remarque rien... Eh bien le pirate a procédé de la même façon : il a volé un peu de temps-machine à tous les utilisateurs de SIMULUS, et tous ces *un peu* additionnés ont fait beaucoup à la fin...

— Nous avons pu calculer que les ordinateurs de SIMULUS ont tourné durant un mois, pendant pratiquement quatre cents heures, au bénéfice de ce pirate ! Termine Manfred Dietrich.

— Mais qu'a-t-il bien pu calculer pendant tout ce temps ? gémit Lansberg, si au moins j'en avais une petite idée...

Marechal prend un air inspiré pour énoncer :

— SIMULUS dispose d'un des plus puissants ordinateurs spécialisés dans le monde...

— LE PLUS PUISSANT, le coupe Lansberg.

Sans relever l'interruption, Maréchal continue :

— ...spécialisé dans la simulation, donc ce pirate devait avoir un modèle extrêmement complexe à construire et à tester !

— O.K ! Mais la simulation de quoi ? de quel processus ? de quelle construction ? de quel organisme ? J'ai les plus beaux programmes de la planète, SIMULUS peut tout faire, TOUT, tu m'entends ? Et il n'a rien laissé, ce salaud, aucune trace de ce qu'il a fabriqué ! Il a même effacé son modèle ridicule de la place Olympe, qu'il a du réaliser à la va-vite en quelques heures, juste pour nous narguer.

Marechal ne sait visiblement que répondre à cette interrogation, et se contente de faire une petite mimique pour signifier son ignorance.

— Ah oui, en fait quand je dis qu'il n'a rien laissé, ce n'est pas tout à fait vrai, reprend alors Lansberg. Il a aussi fait quelque chose de très curieux, et là, il nous a tout laissé ! Il a créé un site de jeux virtuel *EXTRA SUPER GAMES* et l'a rendu accessible sur internet pendant un mois. Des dizaines de milliers de joueurs sont venus se mesurer sur le site pour tenter de gagner le titre de *Maître des Jeux*.

— Et y a-t-il eu un gagnant en fin de compte ?

— Oui, un certain Damy The Punisher.

— Damy The Punisher ?

— Ça te dit quelque chose ?

— Non, ça ne me dit rien... Je crois que c'est un sacré malin, doublé d'un farceur, qui a pénétré le système...

— Peut-être pas si malin que ça. Pour Manfred il ne fait aucun doute que le hacker a été aidé par quelqu'un à l'intérieur de SIMULUS...

— Oui, il est certain que le pirate savait par où passer. Il est allé droit au but, sans chercher le bon chemin, continue Manfred Dietrich.

— Adam Tahar, ton petit protégé, tu penses qu'il pourrait être dans le coup ?

Maréchal se gratte la joue, avec un petit haussement d'épaule.

— Ça m'étonnerait vraiment. Il n'a pas du tout l'attitude du complice qui rase les murs, au contraire, il se sent concerné et aimerait comprendre pourquoi il a été mêlé à tout cela.

— Oui, tu as sans doute raison...

— Bon, alors, qu'est-ce que tu veux faire ?

— Le problème est que quatre-vingt dix pour cent de nos clients utilisent nos services pour concevoir et étudier de nouveaux produits. Pour eux la sécurité et la confidentialité sont primordiales. Si cette affaire s'ébruite à l'extérieur c'est la faillite !

— Donc pas question de porter plainte.

— Exactement.

— Donc il y a un traître à l'intérieur de SIMULUS qu'il nous faut démasquer. Lui seul pourra nous dire qui est le hacker et pourquoi il a agi ainsi.

— Comment faire ?

— A vrai dire, je compte sur toi pour trouver un moyen de le piéger.

— Sur moi ?! Tu en as de bonnes ! Tu me prends pour Sherlock

Holmes ?

Oui, visiblement Jean-Marc Lansberg prête à Julius Maréchal des talents de détective hors pair, et ce dernier finit par dire :

— Bon, je vais réfléchir à la question...

CHAPITRE 8

Entre les mains tavelées les battant nerveusement, les longues cartes chamarrées semblent animées d'une vie propre.

— Tiens, coupe, ordonne Tante Vanessa à sa nièce.

Eve divise, approximativement en deux, le paquet de soixante-dix-huit tarots.

La vieille dame distribue alors huit cartes, les retournant face contre le velours vert de l'élégante petite table à jeu. Une pièce de mobilier héritée de sa mère, à laquelle elle tient beaucoup.

— Voilà, fait-elle. Maintenant, tu en retires huit de la main gauche, cette fois. J'aime la symétrie, c'est une manie chez moi...

Eve s'exécute en se mordillant les lèvres.

— Bon, recouvre les quatre cartes et voyons ce que le ciel va nous dire... Regarde, le même message revient une fois de plus ! prononce l'octogénaire qui, en ce milieu d'après-midi, en est à son troisième jeu. Voilà le Soleil... l'Etoile... la Lune... la Maison Dieu... Ça revient, comme tout à l'heure... dans un ordre différent... mais ça revient tout de même... La séquence n'est affaiblie par aucun symbole prosaïque ou matériel. Tu es un être d'exploits... mais non pas seulement concrets...

Sans croire aveuglément à la divination, cette vénérable personne d'une autre époque a toujours éprouvé une attirance pour les sciences occultes. C'est devenu pour elle son principal pôle d'intérêt, depuis la disparition de Jacques, son mari.

— Ton triomphe, car tu triompheras... sera plus spirituel que charnel en tout cas... Je ne trouve pas l'adjectif exact... immatériel, disons...

Tire trois nouvelles cartes !... La Justice,... l'Ermite,... l'Amoureux... Tu ne peux aimer que ce qui est grand, noble, magnanime, ce qui est juste, durable, continue tante Vanessa... Les laideurs du monde te révulsent... Heureusement, tu sais, s'il le faut, comme l'Ermite, t'en retrancher pour éviter qu'elles ne t'atteignent, mais attention ! A te couper du monde, par ton haut niveau d'exigence, tu risques de connaître la solitude, qui elle aussi t'est insupportable et que tu tentes d'effacer par le bruit, la foule... parmi laquelle tu es pourtant toujours seule, abominablement seule... Au fond, tu as une foi à toute épreuve en un autre destin... en un autre monde...

— Oh oui ! soupire Eve.

Tante Vanessa poursuit :

— Le véritable amour... à ne pas confondre avec la passion destructrice et égoïste... mène à la fusion tranquille et définitive. C'est ça le bonheur, le point d'aboutissement cosmique, le seul sens de l'existence...

— Tu parles comme ça, parce que tu as eu la chance de rencontrer un homme bien, toi, fait remarquer Eve. Moi pas...

Vanessa Dubois, l'ancienne professeure d'histoire maintenant à la retraite, n'a jamais été jolie. Elle est de petite taille et maigrelette. Ses robes de lainage sombres gommant délibérément le peu de formes restantes, ses coiffures sans relief à la limite du mauvais goût, ses éternels bas de coton noirs et ses souliers à talons plats font d'elle, dans une société où le maître-mot est *la conservation de la jeunesse à tout prix*, un anachronisme vivant.

— Regarde bien les cartes, ce sont les messagères du ciel, ma petite fille ! L'Amoureux est là ! Reprend-elle. C'est quelqu'un de tendre, d'attentionné, de fragile aussi, en dépit des apparences... N'est-il pas

lui-même en position de précarité, d'instabilité, ne sachant pas si le cœur qu'il s'apprête à offrir sera accepté ? Ou bien s'il sera moqué, bafoué ? Pour la troisième fois, aujourd'hui, il apparaît en fin de séquence, n'est-ce pas un signe, grand Dieu ? Que te faut-il de plus ?

Tante Vanessa a pour principe de dire la vérité. Mais, avec sa nièce, c'est un peu différent... Certes, ce n'est pas sa fille biologique, mais c'est tout comme. Ainsi réagit-elle bien souvent plus en tant que mère que tante et voudrait tant qu'Eve connaisse le bonheur en rencontrant l'amour. Quel dommage qu'elle n'ait jamais été capable de trouver un garçon à son goût ! Alors, elle s'autorise une interprétation un peu subjective, une légère entorse à son habituelle rigueur, si vénielle d'ailleurs : l'Amoureux n'est-il pas *sorti* pour la troisième fois consécutive aujourd'hui ?

Eve paraît prendre au sérieux les propos de sa tante. Non seulement c'est une des rares personnes au monde qu'elle aime vraiment, mais en plus elle croit fermement aux signes du destin. *Trois fois de suite* l'Amoureux, se dit-elle sans vouloir réellement l'avouer, *ça ne peut pas être juste le hasard*.

Saisissant sa télécommande, la maîtresse de maison ouvre un pan du mur dévoilant une rangée de boissons colorées dans un réfrigérateur :

— Tu as soif ? Demande-t-elle.

— Non, merci... C'est donc l'homme de ma vie ?

— Oui, fait catégoriquement l'octogénaire qui s'est mise à siroter un curieux breuvage dans une fiole rappelant un humidificateur de repassage. Tire encore une carte, veux-tu ! L'Empereur... Mon Dieu ! En plus, il a la puissance de l'intelligence, c'est un être exceptionnel... au propre et au figuré... Sois-en persuadée... C'est *l'homme qu'il te*

faut !

— Et où est-il, cet oiseau rare ? fait la jeune femme, l'air dubitative.

— Pas loin de toi...

Tante Vanessa, en vieille dame psychologue et avisée, se contente de distiller quelques menues informations pouvant s'appliquer à Adam, tel qu'elle l'a vu dans la vidéo prise lors de la présentation de la grande Vidéothèque qu'elle a reçu hier. Elle ne connaît pas la personne qui la lui a envoyée, une certaine Phébé, mais quelle importance ? Certainement, une collègue de sa nièce. Le garçon était grand, brun, séduisant, avait de beaux yeux noirs, à peu près du même âge qu'elle.

— Tire une autre carte, celle-ci sera déterminante !

Eve s'exécute. Sa main habituellement si ferme, si énergique, tremble lorsqu'elle retourne le tarot :

La Mort !

Les deux femmes se figent, mais Tante Vanessa se ressaisit aussitôt.

— La Mort est symbolique dans ce cas, s'applique-t-elle à dire d'une voix rassurante. Il doit s'agir de la mort de ton passé, de tes craintes, de tout ce qui t'empêchait auparavant de réaliser ton destin. Tire encore une carte !... L'as de coupe ! C'est bien sûr l'amour, la passion, comme tu le sais... Tu vas connaître un grand changement... Tu as de la chance, tu vois... finit-elle par dire, autant pour rassurer sa nièce qu'elle-même qui a bien du mal à dissimuler son émoi.

Tout d'un coup, la vieille dame regarde Eve droit dans les yeux.

— Je t'ai toujours fait confiance, prononce-t-elle. Je ne t'ai jamais fait de prêchi-prêcha, ennuyée, surveillée, brimée ? Réponds-moi franchement ! Tu ne fréquentes pas de gens bizarres au moins ?

— Comment ça ? fait Eve, interloquée.

— Une secte ou quelque chose comme ça ?

— Mais enfin, pourquoi me demandes-tu ça ?

— Oh, tu sais, avec tout ce qui se passe... Je n'ai plus que toi...
Imagine, s'il t'arrivait malheur...

— Allons, Tata, Tu as vu quelque chose d'inquiétant dans les cartes ?

— Viens, on va aller faire un tour, dit tante Vanessa à sa nièce en se levant, ignorant sa question. J'ai besoin de marcher, ça me fera du bien.

La Résidence-Senior Sainte-Thérèse, dans laquelle vit maintenant Tante Vanessa, possède une architecture bien particulière. Ses murs d'enceinte électrifiés, sa longue verrière panoramique faisant office de chemin de ronde pour vigiles la nuit, ses élégantes tourelles assurent aux heureux colocataires une protection discrète mais efficace, par rapport aux multiples nuisances du monde contemporain. Le cadre rappelle, en trompe-l'œil au besoin, l'ambiance et la bonhomie d'antan. Un lieu où finir ses jours paisiblement en jouissant des avantages de la société moderne sans pâtir de ses inconvénients. Ici, confort, loisirs, encadrement médical, sont assurés sans redouter pour ses vieilles bronches l'effet pernicieux de la pollution extérieure. Le foyer est construit sous une immense chape d'un matériau composé de microfibres emboîtées de dernière génération, aussi transparent que résistant, tout en donnant la parfaite impression du ciel et du grand air. Est ainsi assurée l'illusion d'une promenade dans un jardin, d'une sieste sur une terrasse ensoleillée. En réalité, les habitants sont sous cloche, comme de vulgaires légumes...

Ainsi Tante Vanessa finit sa vie dans une maison de retraite fortifiée... Elle qui a terrorisé plusieurs générations d'adolescents BCBG dans un des collèges les plus huppés de l'Ouest, est terrifiée, à

son tour, par les menaces du tristement célèbre *Parti du Milliard*, de plus en plus virulent depuis quelque temps : « A mort les vieux ! ». Selon lui, notre planète ne peut permettre de vivre, dans de bonnes conditions, qu'à un milliard d'individus. Les méthodes préconisées pour supprimer l'excédent sont évidemment un peu simplistes : stérilisations massives, enfantement soumis à autorisation, avec maximum d'un descendant par couple, et, pour compenser l'énorme vieillissement de la population qui en résultera, multiplication des centres d'euthanasie, accompagné de mesures d'encouragement adéquates. Après tout, les nations n'ont jamais hésité à sacrifier et faire massacrer la fine fleur de leur jeunesse dans des guerres stupides au nom de la défense de la patrie ; maintenant que l'humanité toute entière se trouve en danger pourquoi auraient-elles mauvaise conscience à éliminer les vieilles branches au profit des jeunes pousses ?

Pour Eve tout cela reste assez abstrait. Certes, elle réproouve énergiquement de pareilles idéologies, mais elle ne peut s'empêcher de voir, en ce qui la concerne, le bon côté des choses : sans cela Tante Vanessa ne lui aurait jamais laissé son pavillon pour un loyer dérisoire, même si elle se culpabilise souvent à propos de sa tante. Mais que peut-elle y faire ? Elle ne l'a pas chassée de chez elle, c'est elle qui lui a laissé sa maison. Et puis, par les temps qui courent, elle préfère la savoir en sécurité ici, que toute seule dans un pavillon.

A l'intérieur, le Foyer-senior présente effectivement un aspect rassurant de cocon qu'on n'a aucune raison, surtout à partir d'un certain âge, de vouloir quitter. C'est un mélange d'hôtel chic, de clinique et de maison de convalescence. « Il y a des gens très bien ici », ne manque pas de rappeler périodiquement Tante Vanessa.

C'est l'heure où le rez-de-chaussée commence à se remplir. Elle fait signe « Hello ! » à un étrange trio asiatique. Deux adolescentes souriantes tiennent chacune par une main leur ancêtre, un centenaire chauve, pelé, aveugle, glissant lentement en chaussons sur le marbre, et dont le thorax forme avec le sol un véritable angle droit.

— Lui, O.K. today ? demande Tante Vanessa.

— Ah ! Couci-couça ! Répondent-elles en chœur de leurs voix rieuses.

Les deux femmes descendent maintenant un tapis roulant en pente douce qui les amène dans une espèce d'espace en trompe-l'œil, une reconstitution miniature d'un jardin à l'anglaise, avec ses rochers aménagés, ses ruisseaux, ses petits ponts en dos d'âne, sa végétation en liberté. Ici et là se dresse un arbuste rare, un vrai, comme ce pommier nain du Japon.

— On va aller faire un coucou à ma nouvelle copine Brigitte... Tu sais bien, je t'ai parlé d'elle la dernière fois, c'est une ancienne actrice avec qui j'ai sympathisé... je lui ai dit que tu venais cet après-midi, et elle veut absolument faire ta connaissance...

Elles approchent d'un bâtiment vert tout en rez-de-chaussée : c'est l'U.S.S., l'Unité Sports/Soins.

Derrière une baie vitrée, une grande salle rectangulaire, au plafond bas, éclairée comme un bloc opératoire. Une dizaine de lits étroits, entourés de tout un ensemble polychrome d'appareils encombrés de manettes, de poussoirs et de boutons. Des femmes allongées.

La plus jeune doit avoir soixante-dix ans et on peut apercevoir quelques dames d'âge nettement plus avancé. Elles sont recouvertes du peignoir bleu ciel *Foyer Sainte-Thérèse*, qui s'efforce de cacher leurs membres séniles. Seule la jambe gauche est partiellement

visible, emprisonnée dans une gouttière hérissée de petits tuyaux verdâtres. Ceux-ci sont reliés à une grosse unité murale transparente en forme de bulbe : la fontaine aux vitamines. Certaines curistes portent un masque. La plupart semble dormir, une musique douce entretenant une ambiance lénifiante dans ce lieu étrange.

Tante Vanessa lance, en direction d'une femme enturbannée au visage si momifié qu'on la croirait morte.

— Hou ! Hou ! Bibie ! C'est nous !

La femme ouvre les yeux avec l'air stupide des gens qu'on réveille, cherchant à les reconnaître dans un premier temps.

« Et dire qu'ils y en a qui disent que le cul ça conserve ! Ainsi cette femme décatie, aux lèvres pendantes est Bibie Sweetheart, la grande star du Porno du siècle précédent ? Comment sa tante, si prude habituellement, peut-elle être l'amie de cette femme ? Qu'est-ce qu'elle peut bien trouver à cette vieille momie ? » ne peut s'empêcher de penser Eve.

— C'est une femme vraiment passionnante, murmure Tante Vanessa à l'oreille de sa nièce, comme si elle avait lu dans ses pensées. Elle a eu une vie tellement différente de la mienne, elle. C'est probablement ce qui nous rapproche...

— Hello ! Bibie !... C'est nous...

— Ho, bonjour Vanessa ! fait enfin la vieille actrice. Ah ! Mais vous n'êtes pas seule ! C'est sûrement votre nièce ! Voilà donc la *belle Eve* ! Il faut absolument que je l'embrasse ! ajoute la comédienne aux boucles blondes violacées et au nez poudré en ouvrant les bras en direction de la jeune femme.

Eve se penche sur elle en tentant de sourire.

— Je somnolais, ils ont encore forcé la dose sur les anxiolytiques, je

le sens... Hier, on nous a shootées au bêta carotène et j'ai pas fermé l'oeil de la nuit...

Eve et Tante Vanessa se sont assises sur le bord du lit. Bibie Sweetheart a un incroyable bagout. Parfaitement réveillée à présent et ravie de ce petit auditoire inattendu, elle donne libre cours, pendant une bonne demi-heure, à l'évocation certainement idéalisée de ses souvenirs.

Eve écoute distraitemment les banalités de la nouvelle amie de sa tante. *Chacun son destin !* Finit-elle par se dire. *Et puis elle est gentille avec ma tante...* Elle décide dès lors que la pathétique bonne femme couverte de colliers, de sautoirs, de bracelets, de bagues et de faux ongles ne mérite pas son mépris. D'ailleurs voilà maintenant qu'elle lui prodigue des conseils :

— ...ma chère petite, il ne faut jamais faire de sur-place. Prenez mon cas : *d'actrice*, je suis devenue *réalisatrice*, puis *auteur* et *productrice*... Bon, c'est peut-être pas aussi facile dans votre branche... Enfin, une jolie fille comme vous n'aura jamais de problèmes, finit-elle par dire en lui posant sa vieille main ridée sur l'avant-bras. Cette main qui avait dû caresser tant de sexes, de toutes formes, de toutes grosseurs, de toutes couleurs, par centaines, par milliers...

Eve dévisage l'ancienne star. *Etait-ce pour en arriver là qu'on bataille toute une vie ? Et l'Amour, s'en était-elle préoccupé, elle ? L'avait-elle cherché, l'homme de sa vie, ou bien s'était-elle contentée de vivre des hommes, de leurs faiblesses, de leurs turpitudes ?*

— Ma chère Bibie, nous allons devoir vous quitter, nous ne voulons pas vous fatiguer, déclare soudainement tante Vanessa que la posture sur le coin du lit semble incommoder à présent.

— Vous partez déjà ?

— Oui, il le faut. D'ailleurs, c'est l'heure de la visite du médecin.

En quelques minutes, congé est pris.

— Moi aussi, je vais te laisser, dit alors Eve à sa Tante.

— Quand est-ce que tu vas revenir ? Pas avant ta finale, j'imagine...
fait Tante Vanessa, la gorge nouée par l'émotion.

— Non, mais aussitôt après, je te le promets...

— Tu sais, à mon âge... commence-t-elle.

— Arrête ! Tu te portes comme un charme. C'est toi qui m'enterreras ! plaisante Eve, en se dirigeant vers la sortie, sa tante à son bras.

Une fois dehors, Eve commence par prendre la direction de la gare, puis s'arrête et se retourne pour fixer le bâtiment de la maison de retraite Sainte-Thérèse.

« Est-ce que Tante Vanessa a vraiment vu quelque chose dans les cartes dont elle n'a pas voulu me parler ? » se demande-t-elle.

CHAPITRE 9

Longue remise en jeu par l'attaquante NIKE...

Ballon intercepté par Ballin ! Contrôle poitrine et démarrage fulgurant en direction de la cage NIKE.

Bruit de foule : *EVA-VA ! EVA-VA !*

Ballin tire ! La balle heurte la barre transversale !

Rumeurs de déception du côté des supporters de SIMULUS, sur les gradins. Bruits de tam-tam de l'autre côté !

Mais l'action n'est pas finie... Ballon récupéré par Zagara, qui cherche Ballin... Une joueuse NIKE s'interpose brutalement par un coup d'épaule, la faisant chuter sur le gazon.

Coup de sifflet de l'arbitre dont l'avatar virtuel s'agite péremptoirement, sur les écrans géants aux quatre coins du stade. Coup franc en faveur de l'équipe SIMULUS !

C'est le dernier espoir d'égaliser en cette première mi-temps alors que l'on joue la dernière minute des arrêts de jeu.

L'équipe NIKE a acquis une réputation de quasi invincibilité, vainqueur, depuis trois saisons, de la *Coca-Cola's Cup*. Effectivement, elle mène un but à zéro après avoir marqué à la vingt-huitième minute.

Eve Ballin, celle que ses fans ont surnommée *Eva Ballon*, la joueuse vedette de la formation s'apprête à tirer le coup franc : Formidablement concentrée, évoquant un félin prêt à bondir, elle n'entend probablement qu'à peine le chœur des supporters scandant : *Eva-va ! Eva-va !* Et moins encore les cris des *Chiennes de Stade* agitant d'énormes phallus multicolores, gros comme des dragons de Nouvel An chinois, qui hurlent : *Bite ! Bite !*

Eve tire ! Le ballon passe à quelques centimètres à l'extérieur du poteau adverse...

L'arbitre siffle la fin de la première mi-temps.

En rang dispersés, les filles regagnent les vestiaires, entourées de leurs entraîneurs qui se sont portés à leur rencontre.

— C'est trop soft, les girls, c'est trop soft ! On va se faire fucker !

La femme hommasse entre deux âges, à la limite de l'obésité, survêtement de soie rose, crâne rasé, visage à moitié caché par un module demi-face, qui harangue les joueuses d'une voix de poissonnière, est Scarlett, alias Martine Boulanger, Le coach SIMULUS.

Elle s'agite en tous sens, paraissant extrêmement contrariée, s'entretenant à présent téléphoniquement avec Jean-Marc Lansberg :

— Non, non, c'est O.K. boss, on winnera, on winnera, c'est sûr !

En direction des filles :

— Quick, Quick, Les girls ! Au *Contropol* et on débriefe ! Hurle-t-elle avant de s'engouffrer dans le couloir protégé, menant aux vestiaires.

La porte blindée s'ouvre dans un chuintement hydraulique sur un *Open !* du coach. A peine à l'intérieur, l'équipe se fige au garde-à-vous. Une voix vient de se faire entendre dans le haut-parleur interne : c'est Jean-Marc Lansberg.

— Je suis avec vous, les filles ! SIMULUS va gagner ; *vaincre* est notre loi !

« Hourra ! » répondent-elles en chœur.

J'étais venu assister au match bien qu'absolument pas intéressé par le foot, uniquement parce que je l'avais promis à la belle Eve et que

j'espérais bien la voir et lui parler après le match. Je m'étais aventuré sur les gradins lors de la première mi-temps mais l'ambiance de jeux du cirque, les trompettes et hurlements des supporters, sans parler des bombardements périodiques de liquides variés et de débris de nourriture, très peu pour moi !

J'avais donc préféré, pour la deuxième mi-temps, me rendre dans l'immense salle en sous-sol d'où l'on pouvait suivre les actions en réalité augmentée. De longues rangées parallèles de machines remplissaient tout l'espace. Une place se libéra et j'enfilai prestement le casque de réalité virtuelle, me sentant de nouveau dans mon élément. C'était bien mieux que dehors ! En tapant sur une des vingt-deux touches placées devant moi, je pouvais adopter le point de vue de n'importe quelle joueuse des deux équipes, comme si je voyais le terrain à travers ses yeux et me trouver ainsi au cœur de l'action. Je pouvais même être le ballon en caméra subjective ! Bien sûr, je choisis d'être Eve, d'investir son double virtuel, de partager sa vision du match.

Chaque équipe galvanisée par ses coaches se heurtait à la détermination de l'autre, sous les vivats de ses supporters. NIKE domina pendant le premier quart d'heure, mais SIMULUS, sachant qu'un nouveau but encaissé sonnerait définitivement le glas de ses espoirs, se défendit avec l'énergie du désespoir et réussit même plusieurs contre-attaques sans toutefois parvenir à marquer.

L'arbitre venait de concéder un coup franc à NIKE. Je n'avais jamais pratiqué le football mais en voyant la constitution du mur SIMULUS, une évidence s'imposa dans mon esprit : la lucarne gauche était béante ! Il fallait que j'intervienne, que je fasse quelque chose tout de suite, mais quoi ? J'avais l'impression d'être aux commandes

d'un jeu vidéo, mais ce n'était pas un jeu vidéo ! Moi, le *maître des jeux*, j'allais... j'allais...

Je passai en vision subjective du ballon et me concentraï pour contrôler sa trajectoire. Comme si c'était possible !

Le ballon, tiré à une vitesse vertigineuse passa à un cheveu au-dessus de la cage de SIMULUS, comme si quelque chose l'avait opportunément dévié au dernier moment. Une rumeur de déception étonnée parcourut les gradins des NIKE.

Un sentiment de triomphe m'envahit. J'avais réussi ! Pas de doute c'était grâce à moi que la buteuse des NIKE avait raté son coup. Enfin, cela me plaisait de l'imaginer ainsi.

A présent, la vedette des Roses venait de récupérer la balle dégagée sur elle. Elle la poussait avec autant de grâce que de détermination, déployant son corps souple, non moins athlétique que féminin, laissant flotter sa chevelure brune, telle une allégorie. On eût dit que le jeu, le stade, le monde entier étaient au bout de son pied, à sa botte ! Je songeai qu'il n'y avait, ici-bas, ni égalité ni justice... Dans le grand match de la vie, certains cumulaient les atouts : santé, beauté, puissance; d'autres les handicaps. Quelle chance avais-je auprès d'une créature comme elle ?

« EVA-VA ! EVA-VA ! » hurlait la foule.

A côté de la cabine vitrée de la Tribune officielle, une *Chienne* verte aux couleurs NIKE, à la perruque Marie-Antoinette, parsemée de paillettes pervenche, entreprit un strip-tease. Ses gestes enroulés de danseuse indienne, ses cris sporadiques et suraigus étaient symptomatiques de l'emprise du *virtualy*. Je n'y prêtais que peu d'attention, polarisé que j'étais par la progression d'Eve vers le camp adverse.

A tour de rôle, la foule scandait *Allez les Vertes ! Allez les Roses !* faisant monter un peu plus, à chaque fois, la pression de cette Cocotte-minute qu'est un stade.

Jacinthe, servie par Eve, se retrouva avec la balle au pied et tenta sa chance, tirant des vingt deux mètres, sans avoir le temps d'ajuster son tir. La gardienne des NIKE s'était déjà placée pour intercepter le ballon, mais voilà qu'une joueuse de son équipe se précipita pour tenter de dégager par une reprise de volée. Ratant son coup, elle ne fit que dévier le ballon et marqua contre son camp !

GOAL ! GOAL ! GOAL ! Scintillèrent les écrans géants

Un partout ! Les supporters de SIMULUS hurlaient de joie tandis que ceux de NIKE huaient copieusement la fautive.

Il ne restait plus que dix minutes avant la fin du match et les NIKE allaient maintenant tout faire pour reprendre l'avantage, tandis que les SIMULUS avaient tout intérêt à jouer la défensive.

Dernière minute de jeu ! C'était le baroud d'honneur pour l'équipe SIMULUS qui avait réussi, non sans mal, à conserver le match nul. Le ballon arriva dans les pieds d'Eve, qui tira en direction des buts adverses, trop loin pour avoir vraiment une chance de marquer.

Instantanément, je changeais de point de vue. J'étais maintenant le ballon et filais comme une flèche, droit dans les bras de la gardienne NIKE !

« Non ! Il ne faut pas qu'elle m'attrape ! Je dois passer ! » Pensai-je intensément.

Le ballon lui échappa alors des mains et, contre toute logique entra dans la cage par petits rebonds successifs... Masque d'épouvante de la gardienne !

GOAL ! GOAL ! GOAL ! scintillèrent les écrans géants.

Presque simultanément l'arbitre virtuel signala la fin du match par une puissante onde sifflante.

Elles étaient vainqueurs... SIMULUS venait de battre les soi-disant invincibles NIKE !

— C'est truqué ! hurla soudain un supporter NIKE. Pendant quelques secondes un silence de mort plana sur le stade puis une immense clameur sauvage envahit l'espace :

« Tricheuses ! c'est du bidon ! »

Les supporters NIKE s'attaquèrent aux grilles qui leurs interdisaient l'accès au terrain, sans parvenir à les renverser, tandis que les joueuses se dirigeaient prestement vers les vestiaires.

Dès le coup de sifflet final, j'avais abandonné la salle au sous-sol pour remonter à la surface. Là-haut, c'était le branle-bas de combat ! La tribune officielle, bombardée par un déluge de projectiles les plus variés fut la première à se vider, disposant d'un sas d'évacuation réservé.

Je voulais absolument voir Eve avant qu'elle ne quitte le stade et il était certain, vu l'ambiance, que l'heure n'était pas aux cadeaux, aux petits fours, aux congratulations et aux autographes... Ce soir, ce serait la fuite des vainqueurs ! Il me fallait donc rejoindre le parking où se trouvait le car qui allait emmener les filles.

Bien que n'étant pas un habitué de ce lieu j'en connaissais la configuration, ayant pris la précaution, avant de venir, d'en examiner soigneusement le plan sur internet.

Les forces de police anti-émeute venaient d'investir le stade pour tenter de rétablir l'ordre. J'arrivai au parking au moment où les joueuses s'apprêtaient à monter dans le bus blindé, dont le moteur tournait déjà au ralenti...

— Eve ! Eve ! Criai-je en courant vers elle.

Un malabar à la mine peu avenante étendit le bras pour m'empêcher de passer mais je fis un crochet et réussis à l'éviter. Eve m'avait vu et vint vers moi avant qu'il ne m'attrape par la peau des fesses et ne me jette dehors.

— Ah, te voilà !

Elle me tendit une petite carte colorée en me disant :

— Tiens, c'est mon phone, appelle-moi ce soir ! Là, il faut absolument que je parte.

Avant que je ne puisse répondre quoi que ce soit, elle avait tourné les talons pour se diriger vers le bus. Elle était la dernière, toutes les autres étaient déjà montées. La porte se referma derrière elle et je regardai le car blindé démarrer. Les premières centaines de mètres jusqu'au portail débouchant sur le boulevard Platon furent les plus difficiles. Une bande d'énergumènes de tout poil déboula sur le parking en hurlant. Ils se mirent à accompagner le bus qui roulait à petite vitesse en tapant sur les flancs du mastodonte avec des bouteilles de bière et autres d'objets divers provoquant un bruit assourdissant.

— salopes ! Tricheuses ! Nous les NIKE, on vous nique !

Je n'avais plus rien à faire ici, et si je ne voulais pas finir par prendre un mauvais coup, il était temps de m'éclipser. Je pris la direction de la sortie, louvoyant de mon mieux entre les supporters des deux camps qui couraient dans tous les sens. Un hamburger plein de ketchup vint s'écraser sur ma poitrine, dégueulassant complètement mon polo et mon blouson.

— Eh merde !

Je n'avais rien pour m'essuyer et tentai d'en enlever un maximum du

revers de la main, quand un rire cristallin me fit tourner la tête. A quelques de mètres de moi, me regardant avec un sourire narquois, se tenait Phébé, en chair et en os ! Je restais figé comme si j'avais été changé en pierre. Ce n'était pas possible qu'elle soit sortie du jeu vidéo pour prendre vie ! L'évidence s'imposa soudainement à moi : Mais non, j'avais tout faux ! C'était l'inverse bien évidemment. Phébé était une fille bien réelle et c'était son avatar que j'avais rencontré dans l'univers virtuel ! Mais alors, le hacker, le pirate c'était elle ! Ou, tout au moins, elle était de mèche avec lui !

Je me précipitai vers elle, mais, comme dans le jeu vidéo, elle tourna les talons et s'enfuit en riant. Cependant, cette fois-ci, aucun GAME OVER ne la fit disparaître et je m'élançai à sa poursuite. Elle zigzaguait adroitement entre les supporters des deux équipes qui s'affrontaient, sans parler des policiers harnachés et casqués qui tentaient de canaliser tout ce monde.

Je fus moins habile qu'elle et percutai un malabar qui me repoussa d'un revers de main, m'envoyant rouler à plusieurs mètres de lui. Je me relevai sans trop de mal, mais les quelques secondes où j'étais à terre avaient suffi pour que je perde de vue Phébé.

Je me dirigeai vers la sortie en m'époussetant, tout en la cherchant du regard dans toutes les directions. En vain. Elle s'était volatilisée.

Lorsque que je me retrouvai hors du stade, marchant vers la gare, un peu plus au calme, je me mis à réfléchir : que s'était-il vraiment passé pendant le match ? Est-ce que j'avais réellement influencé le score final en déviant le ballon ? Est-ce que j'avais le pouvoir d'agir à distance sur les objets ? Un don de télékinésie qui venait de se révéler ?

Au bord de la route, posée sur un petit muret, se trouvait une

canette de bière vide. Je m'arrêtai pour la regarder fixement. Cela devait être un jeu d'enfant pour moi de la faire tomber si j'avais vraiment dévié le ballon. Je me concentraï intensément, pendant au moins une minute. « Allez, tombe ! »

La canette ne se déplaça même pas d'un millimètre.

« Mes dons de télékynésie, c'est pas encore ça ! » pensai-je en provoquant sa chute d'une pichenette, avant de reprendre mon chemin.

Le car file à présent le long de la voie Aristote, en direction du boulevard périphérique. Ici, on est plus proche de Las Vegas que de la Grèce Antique, tant l'espace est hérissé d'objets publicitaires de toutes formes et de toutes couleurs que l'on dirait surgis du sol, dardant d'étranges lueurs crues sur un arrière-plan de béton ou de ciel noir.

La voix inimitable de Scarlett, mêlant expressions faubouriennes et néologismes, sort soudainement du haut-parleur de bord :

— Bravo les filles, on a winné ! Je suis fière de vous ! Jean-Marc Lansberg vous félicite !

Le stade est à présent loin derrière. Le bus a gagné le tronçon d'autoroute et roule à bonne allure.

Une voiture décapotable arrive à sa hauteur. C'est un groupe de supporters, faisant joyeuse sarabande, agitant une cloche à vache peinte en rose :

« SIMULUS AU TOP ! SIMULUS AU TOP ! »

Une grosse fille rousse portant un maillot SIMULUS rose beugle :

— On les a niquées, les NIKE, on les a niquées !

La voiture accélère et s'éloigne.

« T'en as pas marre, des fois ? » demande Eve à Jacinthe.

— De quoi ?

— De tout... (Avec un geste vague) De tout ça... de toute cette *shit* !

— En tout cas on a gagné ! Allez, arrête de flipper comme ça !

— Oui, on a gagné, mais tu ne trouves pas que notre dernier but a été étrange ?

— Bon, d'accord, c'est un coup de bol que cette conne de Zaria ait lâché le ballon et qu'il soit rentré, mais n'empêche qu'on a gagné la Coca Cola's Cup !

Le bus se gare le long de la station du Super-Métro-Express. Eve est une des premières à descendre.

CHAPITRE 10

A cette heure les convois se succèdent à une cadence accélérée ; à peine l'un d'eux a-t-il fini de charger son contingent de voyageurs et démarré, plein comme un œuf, que le suivant arrive, ouvre ses portes et vomit un amalgame humain, tandis qu'une masse, déjà renouvelée, attend pour monter.

Il y a bien longtemps qu'Eve ne remarque plus ce qui l'entoure. Pourtant aux premiers jours de son arrivée dans la mégapole, tout lui semblait extraordinaire, tellement différent de ce qu'elle avait connu jusque-là.

Les caractères luminescents des panneaux électroniques affichent les destinations de la nouvelle rame qui ralentit le long du quai ; après y avoir jeté un rapide coup d'œil, elle monte dans la voiture la plus proche, portée par le flot des usagers. Les stations se succèdent, avec, à chaque arrêt, le même flux dense de passagers descendant et montant. Le soleil se couche, baignant le décor d'une lumière de hauts fourneaux qui fait rougeoyer les vitres des fenêtres des immeubles s'étendant à perte de vue de part et d'autre de la voie. Station après station, les voyageurs se font moins nombreux dans le wagon et Eve peut enfin s'asseoir à une place devenue libre.

Elle se penche pour apercevoir à travers la vitre, dans les dernières lueurs du crépuscule, la silhouette du château de la Belle au Bois Dormant qui se découpe en ombre chinoise sur le ciel violet. A chaque fois elle ressent une impression bizarre, indéfinissable. Elle se souvient qu'à l'âge de dix ans elle est venue là avec ses parents. A l'époque, moyennant une modeste contribution de quelques dizaines d'euros, n'importe qui pouvait pénétrer dans ce parc d'attraction.

Période révolue. Maintenant c'est un lieu de villégiature pour milliardaires, sous haute surveillance.

Quand le train arrive au terminus, il est pratiquement vide et Eve descend sans se presser. Un gros car illuminé, aux flancs de métal brillant, attend en face de la sortie. Les derniers voyageurs y montent un à un, sous le regard inquisiteur du garde armé d'un fusil automatique de gros calibre. Eve commence par se laisser entraîner par le mouvement, puis brusquement se ravise et se détourne pour emprunter d'un pas décidé la petite avenue bordée d'arbres qui s'amorce à l'autre bout de l'esplanade.

La température est particulièrement douce et la légère brise qui souffle a comme des senteurs marines. Un candide verrait certainement là un rapport avec l'inexorable montée du niveau des mers, due à la fonte des glaces polaires, mais logiquement il se passera encore quelques siècles avant que l'on ne pêche la sardine dans cette région. Ce n'est pas comme Venise, la cité mythique, définitivement engloutie au fond de la lagune, où nul couple d'amoureux n'ira plus jamais passer sa lune de miel.

Eve n'habite qu'à un petit quart d'heure à pied de la gare et elle a besoin de marcher pour s'éclaircir les idées. Bien entendu ce genre de promenade tardive n'est guère recommandé, mais le chemin est bien éclairé par des lampes au sodium régulièrement espacées et la silhouette rassurante des miradors aux quatre coins du lotissement, associée à la présence, au fond de son sac, d'un S.P.S.S, Stick Paralysant à Spectre Sélectif, ont raison de ses dernières hésitations. Si tante Vanessa voyait ça elle pousserait sûrement des glapissements de frayeur, imaginant aussitôt sa nièce attaquée, dépouillée, violée, par une de ces hordes sauvages qui sillonnent les banlieues. Mais tante

Vanessa n'est pas là pour le voir et Eve n'en a cure. Selon les statistiques, une fille comme elle a encore au moins soixante-dix ans à vivre. A moins de tomber sous les coups des zozos du BRADAH, le bras armé d' Allah. A moins de périr dans un crash d'aile volante, ou dans un sabotage ferroviaire. Cela ne la tourmente pas outre mesure, elle croit en sa bonne étoile ! Elle mourra tout simplement d'amour... pour un beau jeune homme... Un Adam par exemple. A cette évocation un sourire fugace passe sur ses lèvres, avant que l'image du dernier but n'accapare à nouveau son esprit. Que s'est-il vraiment passé ? Adam y était-il pour quelque chose ? Non, cela ne tenait pas debout !

De part et d'autre de la voie, des pavillons à un étage se succèdent, tous semblables avec leur muret surmonté d'une grille, leur portail métallique et leur minuscule jardin en façade. Certains habitants ont essayé d'apporter à leur demeure une pointe d'originalité en rajoutant ici un auvent en bois agrémenté d'une lanterne vénitienne, là quelques animaux en terre cuite sur le gazon. L'un d'eux a même reconstitué une scène de Blanche Neige, avec les sept nains en céramique.

Soudain un gros chien noir à la gueule hideuse, rejeton d'une de ces manipulations génétiques à la mode depuis quelques années, se jette contre la grille, en aboyant furieusement, au passage de la jeune fille qui ne sursaute même pas. Sans ralentir, elle lance à l'animal :

— Alors César, toujours aussi mauvais caractère ?

Ronflement d'une moto. Hurlements. Le sang d'Eve ne fait qu'un tour. Elle est impardonnable de s'être aventurée ainsi. Rien à attendre des silhouettes fuyantes derrière les épais vitrages des pavillons. Même le stick tournant autour de son poignet est insuffisant pour désamorcer sa peur. Ils sont tout près derrière elle, vomissant des insultes. Le chien aboie de plus belle. Le mirador le plus proche est

encore loin. Le pire serait du reste que les gardiens se mettent à tirer. Elle se retourne. Un side-car, sur le trottoir, fonce droit sur elle avec à son bord deux énergumènes masqués et gesticulants. Se plaquer contre la grille, c'est se faire déchieter la nuque à coup sûr...

Soudain elle les reconnaît ! Ce sont des clownies, avec leur dégainé pitoyable, leur chevelure orange et verte. Elle pousse un soupir de soulagement.

— Pauvres cons ! Hurle-t-elle, alors qu'au dernier moment ils l'évitent, faisant sauter leur bécane préhistorique sur la chaussée, dans un bruit de ferraille.

— Connasse toi-même ! Casse-toi salope !

Des pleutres, des minables, malades pour la plupart, drogués au Lovedream. Voilà ce que sont les Clownies : tout juste bons à racketter les gosses ou les petites vieilles. Ils ont d'ailleurs pratiquement disparu depuis qu'ils se sont fait massacrer par les RIC-RAC, des très, très méchants ceux-là par contre...

Le cœur d'Eve met un moment pour retrouver un rythme normal. Elle presse le pas. Elle n'est plus très loin. Les aboiements du chien déchirent encore quelque temps le silence de l'avenue, s'estompant peu à peu.

Eve pousse le portail en bois d'un petit pavillon de plain pied. Après avoir traversé le minuscule jardinet elle introduit sa carte dans la fente prévue à cet effet et la porte s'ouvre automatiquement, la lampe de l'entrée s'allumant en même temps.

Eve se rue dans la cuisine, ouvre le frigo d'où elle sort une grande bouteille de Coca Cola. Ça, c'est sa dope, que rien ne remplacera jamais ! Ce breuvage, inventé à la fin du XIX^{ème} siècle aux Etats-Unis par un pharmacien d'Atlanta, a triomphé de tous les

bouleversements, traversé les guerres, les révolutions, et même résisté au déferlement des boissons de synthèse à goût programmable apparues sur le marché il y a quelques années. Elle s'en verse un grand verre qu'elle boit d'un trait, puis un second qu'elle emporte avec elle dans la salle de séjour où elle s'abandonne dans les profondeurs d'un fauteuil. Dégustant lentement une gorgée du liquide pétillant, elle enlève sa chaussure gauche avec son pied droit et vice versa. En face d'elle luit l'écran de son ordinateur personnel, celui qui lui permet de se connecter au réseau des messageries conversationnelles les soirs de déprime, où tout un chacun peut se brancher incognito, et se faire passer pour Superman ou la Reine de Saba, mais ce soir elle n'en a vraiment pas envie.

Un léger cliquetis la tire de ses réflexions. Le radar à détection volumétrique !

Comme la plupart de ses contemporains, Eve bénéficie de la protection d'un appareil dernier cri : capable de déceler n'importe quel mouvement à l'intérieur de l'habitation, de l'analyser, de reconnaître s'il s'agit de la maîtresse de maison où d'un ami dûment enregistré, il déclenche une alarme le cas échéant. Ainsi Eve, lorsqu'elle se trouve seule, évite de couper le circuit. Cela la sécurise. On ne compte plus le nombre d'effractions perpétrées alors que les légitimes occupants étaient dans les lieux, se livrant sans méfiance à leurs occupations.

Les relais cliquent encore une fois. Cela vient du détecteur de l'entrée. Intriguée, Eve, cherche à en repérer la cause, sans inquiétude excessive ; pas d'alarme, pas de danger. Un papillon peut être ? ou pire, un rongeur ! Déjà, une fois, elle a dû affronter une véritable invasion de petits mulots qui avaient percé un tunnel dans le sol de la cuisine. Le détecteur du séjour cliquette à son tour. L'intrus avance

vers elle ! L'alarme réagissant au volume d'air déplacé, même l'homme invisible ne pourrait pas tromper sa vigilance. Les yeux écarquillés, Eve ne distingue absolument rien mais a la nette sensation qu'il y a *quelque chose*.

Son smartphone se met à sonner à cet instant précis, lui faisant faire un bond. Elle s'en saisit mais avant d'avoir pu établir la communication elle se sent brusquement prise d'une irrésistible envie d'éternuer et rejette la tête en arrière en mettant son index sous son nez. Sans avoir eu la sensation de tomber elle se retrouve allongée sur le dos, au milieu de la pièce. Un temps qui lui paraît durer un battement de paupières, un voile noir s'étend sur son esprit. Elle se sent bien, bien... Légère, légère... Elle flotte, telle la plume au vent ; d'ailleurs elle peut voir sous elle, étendue sur le sol, sa dépouille charnelle, immobile et sans vie. Un détail curieux attire son attention : ses cheveux recouvrent son visage, cachant ses yeux, descendant jusqu'au menton, alors qu'en temps normal ils ne peuvent dépasser le milieu du nez. « Je suis morte », pense-t-elle, mais cette idée ne provoque chez elle aucune angoisse. Elle cherche autour d'elle le tunnel de lumière dont parlent certains de ceux qui ont côtoyé la mort de près, mais ne voit que les murs de sa salle de séjour. Pourtant elle a la certitude qu'elle n'est pas seule. Elle perçoit distinctement une présence réconfortante et amie, non localisée, diffuse, comme si elle s'était fondue dans son être.

Son smartphone se remet à sonner. Elle le voit, par terre, à côté d'elle. Elle le tenait à la main lorsqu'elle est tombée. Son écran s'allume et le nom de celui qui appelle s'affiche : Adam Tahar.

Sans qu'elle puisse le contrôler ni s'y opposer, son *esprit* se dirige vers la porte donnant sur la rue, abandonnant à son sort son corps

immobile pour toujours. Eve a le sentiment de se glisser sous le battant blindé. « C'est idiot, les esprits peuvent traverser les murs ! », sont ses dernières pensées.

CHAPITRE 11

Carola habite le même immeuble qu'Adam, vingt étages au dessus de sa tête. Ils se sont rencontrés à la laverie en sous-sol, trois mois auparavant. Adam a tout de suite été séduit par la grâce naturelle de la jeune fille, sa façon de pencher la tête sur le côté pour vous regarder de ses yeux bleus foncés, presque noirs. Lorsqu'elle lui a dit qu'à la suite d'une panne subite de son poste de télévision elle se trouvait privée de son émission favorite pour la soirée, il n'a pas hésité une seconde à saisir la perche tendue en lui proposant de venir la regarder chez lui. Persuader ensuite Adam de lui laisser un double de sa clé magnétique, n'a alors été qu'un jeu d'enfant pour cette redoutable téléphage, et depuis elle passe ses après-midi les yeux rivés à l'écran géant ultraplat accroché au mur de la salle de séjour. L'installation d'Adam recevant plus de cinq cents programmes, elle n'a que l'embarras du choix, mais les sélections habituelles de la jeune fille se comptent sur les doigts d'une seule main : Elle commence avec *Tribunal des flagrants délits* qui juge, en direct, les chauffards et les petits délinquants pris la main dans le sac. Les téléspectateurs donnent leur sentence et votent les condamnations à l'aide de leur télécommande interactive, constituant ainsi un authentique jury populaire. Carola se montre une fois de plus sans pitié, comme si elle cherchait encore une fois à venger sa sœur, écrasée par un fou du volant, dix ans auparavant. Lorsqu'à six heures le tribunal termine sa session, après avoir distribué, au total, quelques siècles d'emprisonnement et quelques millions d'euros d'amendes, elle zappe immédiatement sur sa seconde chaîne favorite, *Faits Divers*, qui diffuse vingt-quatre heures sur vingt-quatre tout ce qui se passe de

moche, de sordide, de crapuleux, de lamentable sur cette planète. Carola se retrouve immédiatement dans le vif du sujet. Le présentateur, filmé en plan moyen, un micro à la main, commente avec une mine gourmande un hold-up qui a mal tourné, sur fond de gyrophares et de brancardiers transportant des corps recouverts de draps.

— ... les malfaiteurs ont malheureusement eu le temps d'abattre cinq des huit otages avant d'être neutralisés par la brigade d'assaut...

Carola termine la bouteille de Bongo Flash, cette boisson violacée au goût doux-amer qu'elle affectionne particulièrement. En regardant les dernières gouttes tomber dans son verre, elle imagine une seconde la tête que risque de faire Adam en découvrant qu'elle a liquidé son stock, mais la présentation d'un autre « fait divers » accapare à nouveau son attention, et elle s'enfonce encore plus profondément dans le canapé.

Sur l'écran s'étale la photo d'Eve Ballin, tandis que le speaker détaille l'horrible mort de la jeune fille :

— Le crâne a été découpé avec une précision chirurgicale et le cerveau prélevé. C'est le dixième crime de cette nature qui se produit depuis le début de l'été, et il ne fait maintenant plus aucun doute que tous ces meurtres sont l'œuvre d'un tueur en série... Comme les fois précédentes l'alarme ne s'est pas déclenchée et la police n'a relevé aucune trace ni empreinte sur les lieux...

Ensuite Carola se délecte de l'interview d'un des hommes de l'équipe de la Société PROTECVIE qui a découvert le corps, entrecoupé de vues panoramiques de l'extérieur et de l'intérieur du pavillon du drame. Le journaliste qui présente le sujet en profite pour rappeler tous les avantages du système PROTECVIE. Cette Société

sponsorise généreusement l'émission, ce n'est que justice de lui faire un peu de publicité supplémentaire.

— Mademoiselle Ballin vivait seule, mais elle portait sur elle en permanence un émetteur PROTECVIE, ce qui lui a évité de se décomposer, peut-être pendant des semaines, avant d'être découverte... Et si Mademoiselle Ballin avait été seulement blessée, l'équipe d'intervention de PROTECVIE aurait agi dans les trente minutes ! Vingt-quatre heures sur vingt-quatre PROTECVIE vous protège ! Cet émetteur, pas plus gros qu'une cerise, ne pesant que trente-cinq grammes, analyse en permanence vos fonctions vitales essentielles et transmet immédiatement toute anomalie au centre PROTECVIE le plus proche de chez vous, qui interviendra ou vous préviendra dans l'heure !

C'est ensuite au tour du Professeur Sigmund Müller d'apporter sa contribution. Il tente d'analyser les motifs qui conduisent le criminel inconnu à soustraire le cerveau de ses proies. Acte symbolique ou magique, crime rituel d'une secte démoniaque ? En fait la seule chose qu'il peut affirmer avec certitude c'est que le tueur pratique la chirurgie avec une dextérité confondante...

J'introduisis ma carte dans la serrure magnétique au moment de la coupure publicitaire, et trouvais Carola vautrée sur le canapé, son verre à la main, avec, le pire de tout, une cigarette allumée entre les lèvres.

— Ah tu es là, toi !? lui lançai-je.

Sans se formaliser de mon ton peu aimable, elle répondit « Bonsoir ! » d'une voix guillerette, tout en me tendant ses lèvres pour que je l'embrasse, mais je fis semblant de ne pas l'avoir remarqué.

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas que tu fumes chez moi !

Carola prit un air enjôleur :

— Oh, rien qu'une petite...

C'est tout ce qu'elle trouvait à dire ! A voir le nombre de mégots écrasés dans une tasse en guise de cendrier, cette petite-là avait dû être précédée de quelques autres. Mais où avait-elle bien pu se procurer du tabac ? Certainement un de ces minables dealers qui hantaient la cité ! Je serrais les poings, ne sachant quelle attitude adopter, et balayais la pièce du regard, cherchant le paquet, sans le découvrir.

— Tu es folle, où quoi ?

Elle tira tranquillement une nouvelle bouffée, souffla la fumée au plafond, puis me nargua d'un air insolent.

— Tu vas me dénoncer ?

Je haussai les épaules, l'air excédé, tandis que Carola renchérisait :

— Oui je sais, c'est mauvais pour ma santé, pour celle des autres, pour l'atmosphère terrestre, et en plus c'est formellement interdit !

A cours d'arguments je grognai :

— Si quelqu'un te voyait...

Ce qui fit s'esclaffer Carola :

— Ça viendra peut être, mais pour le moment il n'y a pas encore de caméra mouchard ni de détecteur de fumée de cigarette dans l'appartement.

Cela faisait déjà pas mal d'années que le tabac était totalement interdit, ce qui n'empêchait pas une bonne partie de la population de continuer à fumer, plus ou moins clandestinement. Certes, les champs de tabac avaient disparu, remplacé en majorité par des cultures produisant la matière première des biocarburants verts, développés au fur et à mesure de l'épuisement des gisements pétroliers, mais dans les

pays du tiers monde c'était une autre affaire...

— Qu'est ce que tu regardes ? Demandai-je, pour parler d'autre chose.

— *Faits Divers*. Si tu étais arrivé cinq minutes plus tôt tu aurais vu la fille qui a été assassinée par le bouffeur de cerveaux...

— Ah bon ?

— Tu aurais vu comme elle était belle ! Et toute jeune, à peine vingt-cinq ans !

J'étais complètement ailleurs, la regardant comme si elle était transparente. Sans se décourager, elle continua :

— Tu te rends compte ! le même âge que moi ! Ça pourrait m'arriver aussi !

J'évitai de lui répondre, comme j'en avais envie, qu'avec elle le voleur de cerveaux en serait pour ses frais, et me contentai de lâcher :

— Il n'y a vraiment rien de plus gai au programme ?

Pas contrariante, Carola s'empara de la télécommande et se mit à zapper, se retrouvant sur une des chaînes qui diffusaient à longueur de temps des jeux permettant aux concurrents de gagner des prix mirifiques s'ils triomphaient des multiples embûches tendues sous leurs pieds. Le regard de Carola se centra immédiatement sur le couple suspendu à un câble au-dessus de la fosse aux tigres.

— Tu vas pas regarder ça ? C'est complètement bidon ! Tout est truqué ! Les tigres, c'est tout juste s'ils ne sont pas empaillés ! Grognai-je.

— Tu n'es vraiment pas cool ce soir !

Elle se leva du canapé et amorça un mouvement vers la cuisine.

— Tu veux que je prépare quelque chose à manger ?

J'étais partagé entre le désir de la voir déguerpir et l'angoisse de

rester seul. En plus j'étais contrarié de ne pas avoir réussi à joindre Eve depuis la fin du match, hier, malgré les nombreux messages que je lui avais laissés, mais finalement, pourquoi prendre une décision immédiatement ? Je verrais bien après le dîner...

— Ouais, d'accord.

— Qu'est-ce que tu veux manger ?

— Choisis, je ne sais pas.

Je me laissai tomber sur le canapé, me disant que je boirais bien un petit coup de *Bongo Flash*, juste avant de remarquer la bouteille vide qui gisait sur le flanc, à mes pieds. Décidément cette fille commençait vraiment à exagérer ! Comment avais-je pu me laisser séduire par cette pique-assiette ? Dès demain, je changerai le code d'accès de mon appartement. Depuis le temps que je voulais le faire !

Il faisait grand jour quand j'ouvris les yeux, seul dans le lit. Carola, qui avait choisi de travailler tous les matins pour effectuer ses vingt-cinq heures hebdomadaires, était déjà partie depuis longtemps sans me réveiller.

Au pied de mon lit, juste à hauteur de mes yeux, le réveil digital affichait dix heures et demie. « Je me réveille de plus en plus tard... » pensai-je. Pourtant je n'avais pas envie de me lever, ni d'allumer mon ordinateur, ni de faire quoi que ce soit, jusqu'à ce qu'une idée fulgurante me traversât brusquement l'esprit. Je sautai alors sur mes pieds, absorbai en vitesse mon petit déjeuner, pris une douche rapide, et enfilai promptement les premiers vêtements qui me tombèrent sous la main, avant de courir à la gare.

[Pour lire la suite et découvrir la fin du Finaliste cliquez ici](#)

djondaynis@gmail.com